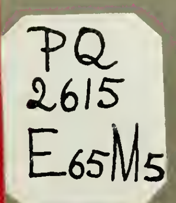
Herdies, Eugène
Le mirage



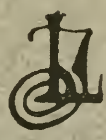
Collection "Junior,,

LE MIRAGE

par

EUGÈNE HERDIES

Préface de Lucien SOLVAY



Une œuvre complète : Six Francs

KAISER & Cie
65, Rue du Marché BRUXELLES

COLLECTION " JUNIOR „

LE MIRAGE

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

EUGÈNE HERDIES

Préface de LUCIEN SOLVAY



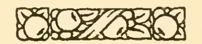
~ KAISER & Cie ~
65, Rue du Marché, 65
□ BRUXELLES □



Comme son titre l'indique, cette collection nationale, venant à la suite d'autres publications populaires, a pour but de faire connaître au grand public des œuvres et des auteurs *nouveaux*.

La collection « JUNIOR » offre une œuvre littéraire complète, sous un format pratique, à un prix réellement minime, vu les soins apportés à l'édition.

Ce grand effort placera ces livres à la portée de tous et le public ne pourra manquer de réserver l'accueil le plus sympathique à cette initiative





Eugène HERDIES, né à Bruxelles en 1880. Collaboration à la *Lutte*, à la *Plume*, à la *Vie Intellectuelle*, à la *Belgique Artistique et Littéraire*, au *Masque*, à la *Belgique Française*, à la *Revue d'Art Dramatique et Musical*, au *Petit Bleu*, au *Soir*, à l'*Indépendance*, etc.

Eugène HERDIES débuta dans les lettres par un petit livre frais, ému, coloré, l'Exil de Wannes (Balat 1900). Après un silence de sept années, il publie le Roman de la Digue (Belg. Art. et Litt. 1907), œuvre forte et lyrique qui tient au delà des promesses contenues dans l'Exil de Wannes. En 1911, Eugène Herdies tourne son activité vers le théâtre et publie le Réprouvé (Dechenne 1911), un acte en prose. Citons à son sujet l'opinion de *Paris-Théâtre :* « C'est admirable de précision et « de douloureuse logique. Le style est d'une perfec- « tion rarement atteinte au théâtre. Et pas une « parole de trop, pas une tache. Le Réprouvé « est édité en Belgique. Si M. Herdies est Belge, il « honore notre langue. » Enfin, au début de 1913, il a fait paraître à la *Librairie Moderne* son Mirage, pièce en trois actes, qui fut un des francs succès de la « Collection Junior », et auquel a succédé, en 1914, Renée Mewis. Il prépare un nouveau roman, et un volume de vers, Les Horizons Interdits, dont plusieurs poèmes ont déjà été publiés par des revues belges et étrangères.

LE MIRAGE

PRÉFACE

Il peut paraître étrange, voire anormal, qu'un critique dramatique écrive une préface pour une pièce inédite, qu'il a lue, certes, mais qu'il n'a pas vue jouer, et qu'il sera appelé peut-être à juger quelque jour, quand on la représentera sur la scène. Mais ce qui est plus étrange encore, c'est que cette préface ait été demandée à ce critique par l'auteur lui-même. Un auteur demandant à un critique une préface, c'est à peu près comme si un condamné à mort demandait au bourreau un certificat de longue vie. Rien de plus flatteur, assurément... En règle générale, les auteurs dramatiques ont pour les critiques le plus profond mépris. Le critique, pour eux, c'est l'ennemi. Cela ne sert à rien qu'à dire des sottises. Aussi, quand M. Herdies m'a demandé une préface, une toute petite préface, pour sa pièce, *Le Mirage*, j'en ai été profondément touché, car cela marquait, d'une façon particulièrement délicate, l'estime que l'auteur voulait bien m'accorder, et l'hommage indirect qu'il rendait à ma sincérité.

Il me faut bien avouer aussi que, après avoir lu sa pièce, je lui avais dit que je la croyais à peu près injouable. Et c'était là, en effet, mon opinion très franche. Je ne pense pas qu'un directeur de théâtre, fût-il M. Reding, consente à jouer *Le Mirage*. C'est une pièce beaucoup trop bien faite, trop bien écrite, avec des idées trop élevées, exprimées dans un langage trop peu banal. Elle ne ressemble pas du tout à une revue de fin d'année; le public ne la comprendrait pas; elle n'aurait aucun succès...

C'est probablement cela qui a encouragé M. Herdies à me

confier le soin de présenter son œuvre au public sous forme de brochure. Il pensait bien que je n'aurais jamais l'occasion de la juger autrement. Puisse-t-il avoir tort — et moi aussi !

En attendant, la lecture du *Mirage* montrera qu'il est fort possible, quoi qu'on en ait dit, d'écrire une pièce, sur l'amour et l'adultère, qui soit intéressante, profonde et vraiment humaine. Après tout, le cœur de l'homme — et de la femme — sont encore la source la plus inépuisable d'émotion dramatique. Sans l'amour, le monde n'existerait pas, et le théâtre non plus.

Peut-être aura-t-on, à lire *Le Mirage*, plus de plaisir encore qu'on en aurait à le voir représenter. La plupart des belles œuvres dramatiques ont commencé à être admirées ainsi. Ayant mis plus de temps à naître à la lumière, elles ont plus de chance de vivre longtemps. Il y en a même quelques-unes qui sont devenues immortelles.

Lucien SOLVAY.



LE MIRAGE

PIÈCE EN TROIS ACTES EN PROSE

Personnages :

FRÉDÉRIC EGER.
LUCIE VARDEN.
MAURICE VARDEN.
LOUISE EGER.
MARIE ALDE.
OCTAVE PRINS.
La petite ESTHER EGER.
COLETTE, servante des Varden.

LE MIRAGE

ACTE PREMIER

Décor de jardin en septembre. À gauche, le cottage des Varden, dont les murs sont couverts de roses grimpantes et de glycines. Au milieu de la scène un antique noyer abrite un banc. Lucie Varden, assise dans une chaise longue près du perron, sépare fébrilement les feuillets d'un livre. Quand la jeune femme s'arrête pour lire un passage qui l'intéresse, elle caresse nerveusement de son coupe-papier le contour plein de sa joue, et ses cheveux. Trois coups de timbre impératifs viennent distraire son attention.

SCÈNE I

LUCIE

Encore !

(*Elle jette le livre sur la chaise, court à la porte qu'elle entr'ouvre, prête l'oreille. Répondant à quelqu'un de l'intérieur.)*

Mais, oui, voyons, au jardin, je prends l'air.

(*Répondant à une autre question.)*

Non, non, il est trop tôt, il fait encore froid. Tout à l'heure.

(*Elle reprend sa place, et rouvre le livre à la première page. Lisant :*)

A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin soudain a refleuri.

De sa main nerveuse il a écrit cela sur la garde. C'est bien la chère écriture de jadis.

(*Elle répète les vers de Baudelaire d'une voix lente et adoucie.*)

A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin soudain a refleuri.

(*Elle reporte les yeux sur le livre.*)

Oui, là, sur la page blanche, je crois voir sa main, avec le réseau azuré et fortement saillant de ses veines, tracer ces caractères, où je retrouve les linéaments de tels mots évocateurs de ses lettres qui me brûlaient le sang.

(*Entre Colette.*)

SCÈNE II

COLETTE

Monsieur Eger demande à parler à Madame.

LUCIE

Monsieur Eger demande à être reçu par moi ? Vous voulez dire par Monsieur ?

COLETTE

Je ne pense pas, Madame, car Monsieur Eger a insisté... : « Madame Varden personnellement. »

LUCIE *(bas)*

Que me veut-il ? Pourquoi cherche-t-il à me voir seule ? Non, non, je ne puis pas, en ce moment surtout. Il aurait toute puissance sur moi. *(Haut à Colette.)* Je ne veux pas... Je ne puis le recevoir. Dites à Monsieur Eger que je garde la chambre, ou que je suis sortie...

COLETTE

C'est que... Monsieur Eger, en passant, a vu Madame par la grille.

LUCIE *(réfléchissant un moment)*

C'est cela... Dites à Monsieur Eger que je l'attends dans le bureau de mon mari.

COLETTE

Bien, Madame. *(Elle sort.)*

(Lucie se lève, demeure un instant immobile comme pour se roidir, et se dirige vers le perron. Mais à peine en a-t-elle franchi le premier degré que Frédéric apparaît au fond de la scène. Il semble souffrir. Mais on devine l'homme qui s'observe et se regarde agir dans les conjonctures les plus graves. Il y a une grande fermeté dans sa démarche. Ses gestes mécaniques décèlent que la possession de soi-même est chez lui vertu acquise et non vertu naturelle. Au repos, il y a dans son attitude une nuance théâtrale qui ne va pas jusqu'au ridicule. Sa physionomie est rusée et tragique à la fois. Le visage est osseux, on dirait dévoré par l'ardeur spirituelle. Mais les lèvres, très rouges, épaisses, charnues, entr'ouvertes avec l'avidité des fleurs carnassières, attestent une grande sensualité que tempère un pli d'ironie stoïque. Tout l'intérêt se porte sur le front vaste, comme le haut fronton où réside et se concentre la majesté du temple.

SCÈNE III

FREDERIC

Lucie...

(La jeune femme s'arrête, et, reconnaissant Frédéric, pose la main sur la rampe, les yeux baissés.)

FREDERIC

Lucie, je vous en supplie, au nom du passé, au nom de tout, au nom de tout ce que j'ai souffert pour vous, écoutez-moi. J'ai à vous parler.

(Lucie, après une courte hésitation, descend, silencieuse, impénétrable.)

Ne me refusez pas, Lucie.

LUCIE *(s'avançant au milieu de la scène)*

Il n'y a plus de Lucie, Monsieur Eger.

FREDERIC

Madame Varden, alors ? Pourquoi, pourquoi cette cruauté inutile ?...

LUCIE

Inutile, non, c'est ma sauvegarde.

FREDERIC

Il fut un temps...

LUCIE

Laissons le passé. Vous ne respectez pas nos conventions, vous cherchez aujourd'hui à me voir seule. Ce n'est pas bien.

FREDERIC (*suppliant)*

Quelques instants seulement, et je repartirai. C'est une grâce que je viens vous demander. Ne me refusez pas.

LUCIE

Je vous écouterai donc. Mais pas ici, on pourrait nous entendre de la maison. *(Elle le conduit vers le banc. Ils s'asseyent. Frédéric reste silencieux, dévisageant avec une fixité magnétique la jeune femme qui baisse les yeux.)*

LUCIE

Ne me regardez pas ainsi; parlez, ou je pars.

FREDERIC

Ne pas vous regarder! Mais combien de temps ne vous ai-je plus vue? Le savez-vous?

LUCIE *(plaisantant)*

Comment? Il ne se passe pas une semaine, que dis-je, un jour, sans que vous veniez aux Glycines. Et vous vous plaignez? On n'y rencontre que vous.

FREDERIC

Un reproche?

LUCIE

Une rectification, rien de plus.

FREDERIC

Je reviens chaque jour, mais sans vous y voir jamais. Je cherche en vain Lucie, mais je ne trouve que Madame Varden.

LUCIE

Et cette Madame Varden, vous est-elle donc bien antipathique?

FREDERIC *(avec une nuance d'irritation)*

Je ne sais pas. Mais c'est une femme qu'un vain orgueil voue aux sacrifices inutiles, et dont le cœur se glace et la beauté se flétrit dans les rites mesquins, dans les dévotions faciles et stérilisantes de l'abnégation domestique qui usent sa vie, une belle vie qu'elle a non seulement le droit, mais le devoir d'exalter. Ne vous attendez pas à ce que je glorifie ces sortes de dévouement.

LUCIE (*ironique*)

Vous me tressez des couronnes.

FREDERIC

Comprenez donc : Vous voir toujours et seulement en compagnie de Maurice, debout derrière son fauteuil, comme une statue hiératique du renoncement dressée derrière la pierre d'un tombeau. Toute grâce est morte en vous. Et quand je cherche le rayonnement de votre visage, je le trouve obscurci par le reflet du sien. Parfois vous souriez encore, mais de quel triste sourire ! Votre bouche n'a plus alors l'expression énigmatique de la Monna Lisa, que j'aimais tant ; vous savez, ce sourire de résignation rêveuse, un peu hautaine, qui erre, plutôt qu'il ne se pose, sur les lèvres des femmes supérieures à leur infortune ou à leur destin...

LUCIE

Merci, après l'épigramme, le madrigal.

FREDERIC

Chaque jour, j'observe votre visage pour y découvrir l'ancien sourire. Parfois il me semble qu'il va briller avec une splendeur nouvelle, et vous éclairer, et m'éclairer, et nous confondre dans sa lumière. Alors, ô alors, je me penche avidement sur vous pour l'y découvrir, comme l'alchimiste se penche sur son creuset pour y découvrir la gemme, comme l'artiste poursuit, dans les affres de l'invention, la ligne idéale qui fuit devant sa mémoire, comme un enfant cherche à saisir le caillou brillant que le flot déforme. Mais, hélas ! sa grâce vivante ne reparaît pas. Et ce que je souffre, ce que je souffre alors...

LUCIE (*émue*)

Pourquoi revenir ?

FREDERIC

Pourquoi ? J'aime à mâcher ma douleur, comme on mâche certaines racines pour y trouver un goût de douceur sous un goût d'amertume; parce que vous voir en sa présence, c'est souffrir, mais c'est vivre encore, parce que je n'ai pas votre facile résignation, votre insensibilité...

LUCIE

C'est trop fort! Pouvez-vous me méconnaître à ce point! Croyez-vous donc que je le porte avec allégresse ce lourd sacrifice? (*Lentement.*) Il est des jours, des soirs surtout, où je me sens si lasse et si incertaine, et, c'est mal à dire, où j'ai envie de m'arrêter au bord du chemin, et de laisser tomber le fardeau de mes épaules, comme une vieille et pauvre femme fatiguée, et puis de m'en aller sans même regarder en arrière. (*Une pause.*) Vers où? Je ne sais pas par exemple.

FREDERIC (*se rapprochant d'elle*)

Ne suis-je point là pour vous guider aux carrefours? Il est encore des routes si droites, si belles, si enivrantes.

LUCIE

Oui, oui, j'y songe parfois. On part un matin, n'est-ce pas? Le vent gonfle les poitrines, on est joyeux, on est puissant, on est invincible. Mais cela n'est pas, cela ne peut pas être.

FREDERIC

Il est temps encore.

LUCIE

Non, quoi qu'il m'en coûte, j'irai jusqu'au bout, et je n'achèterai pas un bonheur incertain au prix d'une lâcheté et d'une désertion. Vous-même, le voudriez-vous?

FREDERIC

Non, sans doute, pourtant vos regrets?

LUCIE

Des regrets, non, des souvenirs, peut-être.

FREDERIC

Des souvenirs, Lucie? Vous pensez donc encore parfois à nos bonnes heures de solitude?

LUCIE

Je n'ai pas dit cela.

FREDERIC

Pourquoi dissimuler ? Pourquoi vous rétracter ? Dites, vous y pensez encore ?

LUCIE (*levant les yeux et souriant faiblement*)

Mais oui, vous savez bien.

FREDERIC

Ah ! Lucie, je vous rends grâce, je le retrouve enfin le cher sourire. Il n'était point mort, et, baigné de purs souvenirs, il a refleuri comme une rose de Jéricho, et je bénis son adorable résurrection !

LUCIE

Taisez-vous, ah ! taisez-vous, mon devoir me commande...

FREDERIC

Votre devoir, je ne songe pas à le nier. Mais votre amour n'a-t-il pas des droits égaux ? Et nos belles et bonnes heures de solitude, ne sont-elles pas sacrées à vos yeux, et n'est-ce pas un devoir, un devoir d'amour, que d'en exalter et d'en perpétuer le souvenir ?

LUCIE

Tout cela est si lointain, si mort, si passé...

FREDERIC (*saisissant la main de Lucie, qu'elle lui abandonne)*

Pas pour moi. Vous rappelez-vous les soirs à deux sur la terrasse, l'odeur orientale des roses-thé qui montait du jardin, le chuchotement des marronniers agités par le vent; au ciel, le sang de mille grenades, et dans nos cheveux la brise légère et lourde, et chaude à la fois, comme une chair d'amour sous la main, et notre cœur, foyer de toutes lumières, et notre amour, centre de toutes beautés ?

LUCIE

Oui, Frédéric, oui, Frédéric.

FREDERIC

Un soir, c'était un de ces tristes et doux dimanches d'arrière-saison, où l'on regrette des jours heureux qui n'ont jamais été...

Une claire tourterelle, sur le bord d'un toit voisin, vacillait, les ailes tremblantes. Soudain un rayon égaré du couchant l'atteignit. Elle s'illumina, et vous avez dit : « Elle tremble, rose au bord du toit, comme l'aube au seuil du matin ».

LUCIE

Oui, je m'en souviens. Elle vint même se poser tout près de nous sur la terrasse, mais elle ne portait pas de rameau vert. Elle est repartie, sans laisser d'espérance, et nous sommes rentrés, car il faisait froid.

FREDERIC

Tous ces soirs de tendresse, pourquoi ne reviendraient-ils pas ? Avons-nous fait du mal ? Avons-nous trahi Maurice ?

LUCIE

Qui sait ?

En ce moment une sonnerie retentit. La jeune femme se redresse, lâche la main de Frédéric, court vers la porte, et disparaît dans la maison.

LUCIE *(revenant au bout de quelques instants)*

Vous l'avez vu, Frédéric, nous ne sommes pas forts, nous ne sommes pas invincibles. N'avais-je pas raison de redouter cette entrevue ? Que valent les résolutions, les promesses, si au seul souvenir du passé (*amère*), moi-même, cette femme insensible et froide, n'est-ce pas, je vois fuir ma volonté comme l'eau entre les mailles d'un filet ?

FREDERIC

Vous le savez, j'avais fait ce rêve, impossible peut-être, mais singulièrement doux et amer, de voir notre amour se transformer en amitié par la vertu de notre sacrifice, et de trouver en vous comme une sœur aînée de ma Lucie, qui, parfois, me parlerait d'elle avec tant de confiance, avec tant de regrets.

LUCIE

Non, mon pauvre ami, vous devez connaître comme moi tout le danger d'une semblable situation. Cette substitution fictive

de sentiments est une ruse hypocrite de l'amour. Au lieu de supprimer l'amour, elle l'exaspère et le fortifie, en y ajoutant une séduction de plus.

FREDERIC

Nos intentions étaient pures.

LUCIE

Je n'en doute pas, mais, croyez-moi, il vaut mieux fuir le danger que de l'affronter avec de faibles armes comme les nôtres. Maintenant, laissez-moi, je vous en prie, Monsieur Eger, quittez-moi sans amertume.

FREDERIC

Pas avant de vous avoir dit pourquoi je suis venu, Lucie, pas avant de m'être disculpé du reproche que vous me faites de troubler sans raison sérieuse votre tranquillité, Lucie.

LUCIE

C'est vrai, vous y venez bien tard, et après bien des détours.

FREDERIC

Qu'importe. Mais, voyez-vous, quand je vous ai trouvée là, seule, comme autrefois, alors j'ai tout oublié pour ne penser qu'à vous, et ne point perdre un seul instant de votre chère présence.

LUCIE

Ce n'était donc pas un prétexte ?

FREDERIC

Vous savez bien que non, et vous n'ignorez pas ce qui m'amène. Je devine dans vos yeux la crainte d'un reproche que j'ai le droit de vous adresser.

LUCIE

Un reproche ?

FREDERIC

Oui, un reproche. Lucie, depuis deux mois je vous écris en vain. Lucie, pourquoi ne répondez-vous plus à mes lettres ?

LUCIE

Pour la même raison qui m'interdit de vous recevoir sans témoin. Je vous l'ai dit, c'est ma sauvegarde.

FREDERIC

Je conçois, à la rigueur, que vous hésitiez à me recevoir sans témoin, mais, par exemple, je ne vois pas en quoi cette pauvre correspondance pouvait vous offenser ou vous inquiéter.

LUCIE

C'est possible. Mais ma décision est telle, et puisque vous me parlez de ces lettres je demande à l'honnête homme que vous êtes de cesser de m'en adresser.

FREDERIC

Je vous obéirai. Mais permettez-moi de vous demander alors : Pourquoi ne pas m'avoir prévenu plus tôt de vos intentions ? Pourquoi m'avoir laissé dans cette cruelle incertitude?

LUCIE

C'était si dur à dire, si difficile surtout, et je craignais de vous faire tant de mal.

FREDERIC

Votre pitié fut pour le moins dérisoire, et si vous croyez que votre silence m'épargna vous vous abusez. Ce furent deux mois de tourment et d'incertitude. Vous parler, vous voir seule, mes engagements me l'interdisaient, et je redoutais vos reproches. Je cherchais dans vos yeux un signe explicite, une réponse à mes questions angoissées. Mais vous vous dérobiez, vous restiez impénétrable. Enfin, aujourd'hui, n'y tenant plus, j'ai parlé. C'est mal, je le confesse. Mais j'en suis bien puni, vous voyez l'accueil que l'on me fait.

LUCIE *(baissant la tête, comme répondant à une pensée intérieure)*

Et puis aussi un scrupule, un remords me sont venus, et je me suis demandée si dans tout cela il n'y avait pas trahison.

FREDERIC

Trahison ?

LUCIE

Trahison morale, naturellement.

FREDERIC

Vous appelez trahison morale des lettres de sacrifice ?

LUCIE

Lettres de sacrifice ! Allons donc ! En êtes-vous bien certain ? Songez avec quelle persuasion tour à tour passionnée, tendre, suppliante ou sauvage vous évoquiez le fantôme séduisant d'un bonheur dont ce sacrifice nous privait à jamais.

FREDERIC

N'était-ce pas pour mieux nous pénétrer de son étendue et de sa nécessité ?

LUCIE

N'importe. J'ignore si j'étais perverse, ou vous maladroit, mais ce n'est pas cela que me disaient vos lettres, elles n'apportaient pas la résignation dans mon cœur. Vous analysiez vos doutes, vos défaites avec une minutie cruelle et une âpreté chercheuse qui m'affolaient, me déchiraient et m'attiraient à la fois. Si bien que je regrettais davantage les joies interdites que je n'en souhaitais l'immolation.

FREDERIC

Mais je m'en accusais, je me le reprochais, je criais le dégoût de ma lâcheté et de ma faiblesse !

LUCIE

Oui, oui, et cela même me livrait toute à vous, la pitié fortifiant mon amour. Oh ! je sais, ces doutes, ces tentations, ces désirs, vous finissiez par les jeter en un faisceau frémissant sur le bûcher de notre sacrifice. Mais, hélas ! j'oubliais sa raison purifiante pour me chauffer voluptueusement à son foyer, et contempler la beauté agréable de ses flammes qui me brûlaient la chair. Je souffrais, mais la volupté de la douleur accroissait mon désir. Et cela était mal.

FREDERIC

C'est donc irrévocable ?

LUCIE

Tout à fait. *(Elle fait un mouvement.)* J'entends la grille du jardin. Ce doit être Marie Alde. Observez-vous, car elle est perspicace, et parlons de choses indifférentes. *(Haut.)* Encore une fois, Monsieur Eger, Maurice et moi remercions l'auteur des *Ames désertes* et de l'exemplaire et de la charmante dédicace.

SCÈNE III.

MARIE ALDE *(entrant, avec une imperceptible nuance d'ironie)*

Bonjour. Oh ! pardon... je ne vous dérange pas ?

LUCIE

Mais non, pourquoi veux-tu ? M. Eger est venu voir Maurice.

Marie embrasse Lucie, et serre la main de Frédéric. Un silence embarrassé, pendant lequel tous trois se regardent, et que Frédéric rompt brusquement.

FREDERIC

Madame Varden, je vous laisse; Madame Alde, mes respects.

MARIE

Bonjour, bonjour, je ne vous fais pas fuir ?

FREDERIC

Du tout, je prenais congé, Mesdames... *(Il sort.)*

MARIE ALDE *(enlevant son chapeau qu'elle pose sur le banc)*

Maurice n'est pas descendu au jardin ?

LUCIE

Non, pas encore, il fait beau, mais les matinées de septembre sont déjà si fraîches...

MARIE

Evidemment. Julien m'a dit que Monge était venu chez vous hier ?

LUCIE

Oui, brave docteur, c'est par pure bonté d'âme, pour rassurer Maurice, et lui laisser l'illusion d'un traitement.

MARIE

Pas d'espoir, alors ?

LUCIE

Non, au contraire. La paralysie s'accentue. Un temps viendra même, prétend Monge, où il sera condamné à une immobilité complète.

MARIE

Et alors ?

LUCIE

Alors, il peut vivre dans cet état de longues années, conservant toute sa vigueur intellectuelle. C'est ce qui me console.

MARIE

Monge n'a rien prescrit? Pas de régime ?

LUCIE

Non, toujours la même chose : exciter l'appétit, veiller au parfait fonctionnement des voies digestives, et éviter les émotions violentes, qui pourraient provoquer congestion.

MARIE

Pauvre Maurice !

(*Un silence.*)

LUCIE

Tu permets ? Je vais faire un bouquet de roses-thé pour Maurice. Il en aime tant la couleur et le parfum. (*Elle répond aux questions de Marie, tout en se baissant pour cueillir les fleurs.*)

MARIE (*s'asseyant dans un fauteuil de jardin*)

Qu'est venu faire Eger ?

LUCIE

Je te l'ai dit. Prendre des nouvelles de Maurice, comme d'habitude.

MARIE

Vous parliez des *Ames désertes* quand je suis entrée ?

LUCIE

Oui, je le remerciais pour son livre.

MARIE

Ah !

LUCIE

Tu l'as lu ?

MARIE

Oui, je l'ai lu.

LUCIE

Eh bien ?

MARIE

C'est intéressant.

LUCIE

Tu dis ça froidement.

MARIE

Que veux-tu que je te dise ? C'est parfaitement écrit, c'est d'un pur poète lyrique, mais...

LUCIE

Mais tu fais des restrictions.

MARIE

Oui, si tu veux. Pour ma part, j'aimerais un peu moins de rhétorique, plus de clarté dans l'action, et moins d'obscurité dans le dénouement, par exemple.

LUCIE

Je ne trouve pas, moi. C'est très beau, c'est très beau. Rappelle-toi le dialogue d'amour au bord du lac de Guarde, la description du soir sur les montagnes et la ville de Peschiera. Comme c'est chaud, vibrant, oriental de couleur. Et le dénouement, tiens, précisément le dénouement, quand ils courent enlacés vers la mer, et qu'Estelle s'arrête, sentant le flot baigner ses chevilles, et dit : « C'est froid, c'est la mort », et que Jean répond : « Non, non, c'est la mer, c'est la vie. Marche, marche vers ta résurrection... » Et tout le développement lyrique qui suit. C'est merveilleux.

MARIE

Possible. Et puis, tu sais, ce que je t'en dis... Je ne suis pas le critique influent.

LUCIE

Soit, mais enfin précise tes griefs. Quel reproche lui fais-tu, à ce livre ?

MARIE

Puisque tu me pousses dans mes retranchements, au risque de te froisser...

LUCIE

Parle, que veux-tu que ça me fasse ?

MARIE

C'est que je te sais une admiratrice sans réserve du talent de Frédéric Eger.

LUCIE

Oui, je ne le cache pas. Maurice aussi, d'ailleurs. Mais pas jusqu'à l'aveuglement. Eh bien, continue...

MARIE

Je ne m'attaque pas à la forme précisément, mais au fond. Ainsi est-il vraisemblable que Jean Ménard quitte une femme qu'il a aimée, et des enfants qu'il aime, pour divorcer et épouser Estelle ?

LUCIE

Et pourquoi pas ? Le problème psychologique est très simple, et le cas est courant dans la vie.

MARIE

Je ne dis pas, ma chère, mais pour ce qui regarde Jean Ménard, c'est autre chose. C'est un passionné, mais c'est aussi un faible qui subit l'ascendant de sa femme, encore qu'il ne l'aime pas. Il exalte l'instinct, mais il redoute l'opinion, et se réclame des gens bien pensants. Il se moque de toute sanction humaine et divine, mais il lui reste de son éducation première certains scrupules religieux, bien qu'il ne croie pas en Dieu. Et cet homme, qui parle toujours de violence et d'action, reste et restera toujours dans la vie un immobile, inférieur aux circonstances.

LUCIE *(assemblant les fleurs du bouquet dont elle respire le parfum)*

Pas mal, pas mal. Tu tranches avec l'autorité d'un vieil aristarque de la *Revue des Deux-Mondes*. Ce serait parfait, si tu ne chargeais quelque peu le portrait, selon la manière de certains critiques professionnels ; ainsi où prends-tu que Jean Ménard ait des scrupules religieux, et le souci de l'opinion ?

MARIE *(riant)*

Ne te fâche pas, Lucie. Au fait, tu as peut-être raison. *(Réfléchissant.)* Il est vrai que, connaissant le modèle qui a inspiré le livre, je complète mentalement les caractères.

LUCIE

Le modèle, tu connais le modèle ?

MARIE

Enfin, oui, voyons, on se doute bien que les *Ames désertes*

sont une autobiographie, jusqu'à un certain point naturellement. Jean Ménard, c'est Frédéric Eger, sans nul doute.

LUCIE

Oh ! jamais Eger n'a aimé de femme mariée. Ne va pas croire cela surtout.

MARIE

Tu es bonne, qu'en sais-tu ?

LUCIE

Oh ! non, tu ne peux pas dire.

MARIE

Ça ne trompe personne. Ces pages respirent la sincérité, on n'a pas de ces cris...

LUCIE

Un artiste peut fort bien, me semble-t-il, comprendre les sentiments d'un autre individu, et les traduire heureusement, sans pour cela les partager ni les éprouver.

MARIE

Naturellement, naturellement. Mais pas avec cette puissance, pas avec cette émotion. Enfin, ne chicanons pas. Mais Jean Ménard, c'est Frédéric, tu en conviendras. Or, tel que je le connais, il est incapable, entends-tu, incapable de faire ce geste...

LUCIE

Tu sors un peu de la question littéraire, Marie.

MARIE

Pas du tout. Le portrait qu'Eger fait de Jean Ménard est en dessous, ou, pis encore, à côté de la réalité. C'est là le défaut capital. Si j'ai un tort, c'est peut-être de connaître l'original.

LUCIE

Moi aussi, je le connais, l'original, et je te réponds qu'Eger, placé dans de telles circonstances, aurait la force de se libérer.

MARIE *(la fixant)*

Tout démontre le contraire. Au fait, tu n'en sais pas plus que moi.

LUCIE *(se mordant les lèvres)*

C'est vrai.

(En ce moment la sonnerie retentit. Lucie Varden place les fleurs dans un vase qu'elle prend sur le guéridon, et disparaît dans la maison. Marie, restée seule, s'approche du guéridon, parcourt un journal distraitement, respire une fleur oubliée sur la tablette, et son regard tombe sur le livre. Elle l'ouvre, le feuillette, et lit à voix basse la dédicace de la garde.)

MARIE

Je m'en doutais.

LUCIE *(reparaissant)*

Que fais-tu là, Marie ?

MARIE

Tu vois, je lisais la dédicace. N'avais-je pas raison de dire que le roman était vécu ?

LUCIE (*bouleversée)*.

Ce n'est pas possible. Comment as-tu deviné des choses si secrètes, que personne ne soupçonnait, dont pas un mot n'avait été prononcé ? Et nous, qui nous observions de si près, qui contrôlions nos attitudes avec tant de soin !

MARIE

Tu crois cela. Vos ruses mêmes vous trahissent.Tout, d'ailleurs : vos regards furtifs, votre trop grande réserve, l'habitude que Frédéric a de se placer derrière le fauteuil de Maurice pour mieux te dévisager *(réprimant un sourire)*, les regards tragiques qu'il te lance alors, son parti pris de tourner le dos au jour, quand ton visage est éclairé par la fenêtre. Que sais-je, moi ! Mille indices, infimes en apparence, mais qui ne trompent guère. Tiens, tantôt tu défendais Frédéric du soupçon d'aimer une femme mariée, avec une telle insistance... C'était maladroit.

LUCIE

Ne va pas croire maintenant des choses...

MARIE

Non, non, je te jure.

LUCIE

Ah ! tu me comprendras, toi. Ma pauvre Marie, si tu savais ce que j'ai souffert, depuis qu'il m'a parlé surtout. C'est quelque chose de fort, qui ronge, qui perce, qui brûle, et quand on veut l'arracher de soi on sent qu'un lambeau de chair vive avec des nerfs tordus resteront aux tenailles. Et alors on renonce à la lutte. On se cache, on se résigne, on appelle la torture quotidienne comme une délivrance.

MARIE

Tu m'effrayes. Je ne te pensais pas atteinte si profondément. Il y a en toi une telle exaltation ! As-tu songé au danger ? Il faut réagir au plus vite, ou tu es perdue...

LUCIE *(amère)*

Réagir, réagir...

MARIE

Enfin, raconte-moi tout. Qu'y a-t-il eu ? Quand cela a-t-il commencé ?

LUCIE

Sait-on jamais ? Cela grandit à l'insu de vous-même, et quand on s'en aperçoit il est trop tard, et déjà la plaie est incurable. Que veux-tu que je te dise ? Ces choses s'expliquent si mal. *(Une pause.)* J'affectionne Maurice, tu le sais, mais notre mariage fut un mariage d'estime et de convenances sociales plus que d'amour. Frédéric a fréquenté assidûment la maison dès les premiers jours. C'était avant la maladie de mon mari. Frédéric m'a parlé. Il a su me dire ce que nul ne m'avait dit encore, avec des mots que j'attendais depuis si longtemps.

MARIE

Il a été éloquent, passionné, brillant ?

LUCIE

Tu le juges mal. Au contraire, il n'avait devant moi que de tristes paroles, et il traitait son amour avec un mépris ironique.

MARIE *(à part)*

C'est bien ça, c'est bien ça.

LUCIE

Il venait le soir. Il entrait et s'asseyait avec un grand air d'accablement. Souvent, il restait alors une heure entière, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, silencieux, et me fixant à la dérobée de ses grands yeux sombres, caressants et tristes. Maurice ne s'inquiétait pas de ces manières, qu'il attribuait à son humeur farouche et à sa nature énigmatique. Frédéric se levait, arpentait la chambre nerveusement, s'arrêtait soudain pour examiner aux murs une photo ou une estampe. Sur la prière de Maurice, il lisait de sa voix rauque, passionnée, contenue, quelques pages des *Ames désertes*, puis il repartait après un bref adieu.

MARIE

Et, sans doute, un jour, n'y tenant plus, il t'a écrit ou il t'a parlé ?

LUCIE

Il m'a parlé. J'ai retenu les moindres détails de la scène. C'était au temps où nous habitions encore le faubourg. Frédéric avait lu, et quand il eut cessé de lire laissa glisser à terre le dernier feuillet, négligeant de le ramasser pour surprendre mon regard. Pendant sa lecture, la nuit avait envahi la chambre, et nous restions silencieux tant ces pages avaient éveillé en nous l'inquiétude divine. Dans l'ombre, les yeux de Frédéric luisaient avec une magnétique persistance. Soudain il se leva, et montrant l'occident plein de flammes : « Un soir merveilleux, » dit-il. Il ouvrit la croisée, et se tournant vers nous : « Venez-vous ? » Je me levai, invitant Maurice à me suivre, car je redoutais, ce soir-là plus que d'autres, par une sorte de pressentiment, de rester en tête-à-tête avec Frédéric. Mais mon mari refusa. La nuit d'été

montait chaude et troublante, au loin une clochette tintait si finement, si doucement dans le soir. Maurice s'était endormi subitement. Déjà, à cette époque, il avait ces assoupissements soudains, premiers symptômes de sa maladie. Aussi n'entendit-il rien de nos brèves paroles. Il nous semblait entendre dans la nuit une voix plus profonde que nos voix, et battre un cœur plus puissant que nos cœurs. Puis Maurice se réveilla brusquement. Nous l'entendîmes tâtonner dans l'obscurité à la recherche des allumettes. Il alluma la lampe. Quand nous rentrâmes dans la chambre, la lumière blessa nos yeux.

MARIE

Et Maurice ne vous a pas soupçonnés ?

LUCIE

Non, il a toujours eu en moi une confiance absolue... que je n'ai pas trahie d'ailleurs.

MARIE

Frédéric t'a revue seule, il a cherché à te reparler, je suppose ?

LUCIE

Au début, non. J'évitais aussi les occasions de rapprochement, et les surprises. Un soir pourtant, Maurice, qui d'habitude reconduisait Frédéric jusqu'à la grille, ayant pris froid la veille, me pria de le remplacer. Je ne pouvais invoquer aucune excuse plausible pour me soustraire à ce devoir de courtoisie, sans éveiller les soupçons. Frédéric, d'autre part, ne dit rien pour me l'épargner. Il fut très discret, très réservé. Il marchait, laissant entre nous une grande distance, et, quand le chemin se rétrécissait, il s'effaçait. Ses mots étaient rares, et sa voix étouffée. Ils disaient la beauté et le calme de la nuit. Parfois, seulement, Frédéric s'arrêtait pour me regarder d'un air grave et triste, entre ses lourdes paupières entr'ouvertes. C'est tout. Puis, devant la grille, avant de partir, il leva la main, et dit avec une dure et secrète ironie : « Maintenant, je continue la route seul. » Ah ! cette douleur inexprimée qui se raillait elle-même m'a plus troublée que tous les balbutiements d'amour !

MARIE

Je n'en doute pas, ni lui non plus n'en doutait pas.

LUCIE

Lui, je ne sais pas... oh! non, tu penses bien.

MARIE

Enfin, toute cette belle réserve n'a pas su tenir.

LUCIE

Non, il m'a reparlé, mais pas une seule fois il ne s'est permis le moindre privauté, pas une seule fois il n'a tenté de me détourner de mes devoirs.

MARIE (*énigmatique*)

Oui, oui, naturellement, c'est un loyal, un honnête homme.

LUCIE

N'est-ce pas, n'est-ce pas? La nécessité de notre sacrifice s'imposait, et Frédéric fut le premier à le comprendre, je dois dire.

MARIE

Mais je ne conçois pas comment, dans ces conditions, vous vous soyez revus, vous vous soyez reparlé.

LUCIE

Ah! voilà! Il m'a demandé pour prix de sa résignation et de son sacrifice une grâce suprême: celle de rester du moins pour lui une sœur attentive à qui l'on se confie les jours où la douleur et le doute pèsent trop fortement sur notre cœur.

MARIE

C'est un petit jeu renouvelé des romantiques, il n'a jamais apporté à personne ni la paix, ni l'oubli, au contraire.

LUCIE

Je m'en suis vite aperçue. Aussi l'ai-je supplié de ne plus chercher à me voir seule, sous aucun prétexte.

MARIE

Pourtant il n'a jamais cessé de fréquenter la maison.

LUCIE

Mets-toi à ma place, je ne pouvais, sans éveiller les soupçons de Maurice, le proscrire complètement; j'ai paré au danger immédiat, j'ai eu recours aux demi-mesures.

MARIE

Naturellement. Et il s'est incliné sans protester ?

LUCIE

Sans protester, non, mais enfin il s'est incliné. Il a promis, il a juré, mais à une condition, c'est que je lui permette de m'écrire.

MARIE

Et tu as accepté, il t'a écrit, tu as répondu ?

LUCIE

Oui.

MARIE

C'était tomber de Charybde en Scylla.

LUCIE

Ses lettres, d'abord résignées, puis tristes, désespérées, devinrent bientôt passionnées et suppliantes; elles augmentaient mon trouble plus que ses visites mêmes. Alors, un scrupule m'est venu, et je me suis dit que cette correspondance était coupable, peut-être, et que je trahissais l'aveugle confiance de Maurice. Depuis un mois environ je ne réponds donc plus à ses lettres. Je comptais le prévenir, mais je n'en ai pas eu le courage. J'ai été lâche, j'ai préféré me taire, et me faire oublier, si possible.

MARIE

Et voilà où vous en êtes ?

LUCIE

Non, ce matin quand tu l'as rencontré ici, il m'avait surprise seule au jardin. Il m'a rappelé le passé, il a été suppliant, pressant, dur même, il m'a fait mal. Il m'a demandé compte de mon silence et m'a suppliée de lui écrire, de lui répondre.

MARIE

Et tu as cédé, ce fut une défaite ?

LUCIE *(inquiète)*

Non, mais à présent j'y songe, j'ai été peut-être par trop impitoyable. Le laisser partir ainsi, sans un mot de réconfort, sans une parole de consolation ! Puis tu es venue, maintenant j'ai peur, il est capable de toutes les violences.

MARIE

Tu crois ? En paroles, oui, en action, je ne sais pas trop. Il s'obstinera, il rusera, il cherchera à te revoir.

LUCIE

Ah ! tu ne le connais guère, tu ne sais pas ce dont il est capable. C'est un spontané, un excessif.

MARIE

Au fait, que crains-tu ?

LUCIE

Qu'il se tue, qu'il fasse un éclat, qu'il abandonne Louise. Tout est possible.

MARIE

Comme tu y vas ! Se suicider. Rien que cela ! Il aime trop la vie. Quant à lâcher sa femme, on viendrait me le dire que je n'en croirais pas un mot.

LUCIE

Moi j'y crois. Souvent il m'a dit : « Mon amitié pour Mau-
» rice et la loyauté m'enchaînent. Je me sacrifie pour lui. Quant
» à Louise, le jour venu, j'en ferai bon marché, et me libérerai
» sans l'ombre d'un scrupule ».

MARIE

Quoi qu'il en soit, c'est très mal, un si bon ménage. Aussi bien je ne comprends pas comment...

LUCIE

Un si bon ménage ! Tu es dupe aussi, toi ? Louise n'aime pas son mari, elle lui fait des scènes continuelles, elle ne le comprend pas, ni lui, ni son art.

MARIE

A vrai dire, je m'en doutais plus ou moins, mais ne pouvais me résoudre à y croire, quand je les voyais, après cinq ans de mariage, se conduire devant autrui comme de vrais tourtereaux. Elle l'accompagnant partout, toujours appuyée à son bras...

LUCIE *(sardonique)*

Ou posant la tête sur son épaule, dans l'attitude penchée de la Muse familière.

MARIE *(riant)*

Oui, vraiment, je n'y comprends rien.

LUCIE

Je ne te reconnais plus là, ma perspicace Marie. Louise n'aime pas son mari, mais elle met un point d'honneur à paraître le comprendre et l'aimer. On joue pour la postérité le rôle de la compagne docile et fidèle, on se ménage une place dans les biographies à venir de *son* écrivain. Et si elle l'accompagne partout, c'est uniquement pour attester sur lui son influence exclusive. Et puis on ne vide pas ses querelles de ménage en public, entre gens civilisés du moins. Défiez-vous des époux qui font trop étalage de leur bonheur domestique.

MARIE

Alors, tu crois, le cas échéant, Frédéric capable de ce geste?

LUCIE

Certainement, et pourquoi pas ?

MARIE

Une idée.

LUCIE *(se levant)*

Encore tes soupçons ? Mais enfin qu'as-tu contre lui, que t'a-t-il fait ?

MARIE (*allant à Lucie et lui serrant les mains*)

Rien, mais j'ai peur, Lucie, qu'il ne joue pour toi, et pour lui aussi, une pauvre comédie. J'ai peur que tu ne te prêtes à un jeu cruel dont tu seras la seule dupe. Il est sincère, peut-être, il croit t'aimer, mais il ne t'aime pas. Je le sens... je le sais.

(*En ce moment la porte s'ouvre lentement, et Maurice Varden paraît sur le seuil. Il s'appuie d'une main au jambage de la porte et de l'autre à une canne. Il jette à droite et à gauche des regards inquiets, et dévisage les deux jeunes femmes, qui ne l'aperçoivent pas tout d'abord, avec une expression sournoise et rusée mais non abjecte. Il est jeune encore, et vigoureux ; la maladie n'a pas altéré son masque intelligent et volontaire qu'encadre une barbe noire.*

LUCIE

Il ne m'aime pas! Et tu viens me dire cela à moi, à moi! Dis, connais-tu son regard, la petite flamme verte de sa pupille, tu sais, qui s'allume comme chez les fauves, aux heures de joie, de cruauté ou d'amour, la connais-tu, cette voix tendre, rauque aussi, qui monte, qui supplie, qui commande et qui meurt, connais-tu toutes les splendeurs qu'elle révèle, toutes les harmonies qu'elle réalise, tous les regrets qu'elle évoque? Et tout cela pour moi, entends-tu, pour moi, rien que pour moi.

(*Lucie se retourne au bruit que fait la canne de Maurice frappant le sol. Elle pousse un cri d'effroi et de surprise et monte rapidement les escaliers pour soutenir Varden qui chancelle. Lui a un mauvais sourire qui raille son empressement.*)

LUCIE

Mais tu es fou, tu pouvais te tuer vingt fois!

(*Maurice ne répond pas, et prend le bras que lui présente Lucie. Tout en descendant, il cherche à la dévisager, mais elle détourne obstinément la tête. Au bas de l'escalier Marie s'empresse d'assister le malade, que les deux femmes conduisent avec d'infinies précautions vers un fauteuil.*)

MAURICE

Merci, merci. Bonjour, chère amie. Vous vous êtes dérangée encore une fois pour venir écouter les doléances d'un ennuyeux malade. C'est bien à vous.

MARIE

Et c'est très mal à vous de ne pas être plus raisonnable. Monsieur Varden, si vous recommencez, vous ne me reverrez plus, mais là, plus jamais.

MAURICE

Avouez aussi que ma vie n'est pas toujours drôle. On me cloître toute la journée dans une triste chambre, tandis qu'au dehors... (*il regarde autour de lui*). On respire au moins ici, il y a du soleil, de la lumière, des fleurs, mon vieux marronnier (*plaisantant*). Et je vous trouve accaparant tout cela. Non, ce n'est pas bien, je ne vous le pardonnerai jamais.

LUCIE

L'air était très humide, ce matin, et le vent froid, Maurice; tu sais bien que Monge a défendu expressément...

MAURICE (*impatienté*)

Oui, oui, je sais, Lucie, ne te mets pas en peine, je plaisante.

MARIE

Je suis venue prendre de vos nouvelles. Lucie m'a dit que vous alliez beaucoup mieux, Monsieur Varden. Et vraiment, si j'en juge par votre mine...

MAURICE

Mon escapade ne vous le prouve-t-il pas à l'évidence?

LUCIE

Je ne comprends pas ce qui t'a passé par la tête.

MAURICE

Tu me pardonneras bien cela. Mettons que ce soit une fantaisie de malade, et n'en parlons plus, tu m'obligeras. (*A Marie.*) Et la santé de Julien?

MARIE

Bonne, merci. Mais vous me faites penser... (*Elle consulte sa montre.*) Déjà 10 heures! Et Julien qui m'attend au Cercle Artistique. Je serai en retard. Et il prétendra, une fois de plus, que l'exactitude n'est pas une vertu féminine. Le temps passe vite à bavarder.

MAURICE

Je comprends ça, vous bavardiez avec une telle animation!

MARIE

Ah! vous avez entendu?

MAURICE

Non, pas ce que vous disiez, puisque j'arrivais à l'instant, mais seulement l'éclat de vos voix, l'accent véhément de vos discours.

(*Les deux femmes échangent un rapide coup d'œil que Maurice surprend.*)

MARIE

Je me sauve. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MAURICE (*parcourant négligemment un journal*)

Tiens, de quoi disputiez-vous quand je suis entré?

LUCIE

Nous parlions de l'exposition de Vernal au Cercle. Marie prétendait que c'était très Claus. Je ne trouve pas. Alors...

MAURICE (*jetant son journal avec colère*)

Assez, assez de mensonges.

LUCIE

Des mensonges ?

MAURICE

Oui, des mensonges, j'étais là, j'ai tout entendu. Oh ! je m'en doutais depuis longtemps, va. Tout se précise maintenant, tout s'explique : ses visites fréquentes, votre air de muette complicité, vos regards qui s'évitaient quand je rentrais dans la chambre. Et moi, craignant de passer pour le mari bourgeois, soupçonneux jusqu'au ridicule, j'écartais mes soupçons, et dominais mon angoisse. Mal m'en a pris de vous croire des êtres d'exception au-dessus des défaillances vulgaires ! Alors, dis, c'est la basse tromperie, c'est l'adultère dans toute sa laideur et son ignominie ? Ah ! Lucie, toi que j'avais placée si haut, dans une sphère supérieure, toi que j'avais cru la forte, la pure, de quelle hauteur tu tombes aujourd'hui, et dans quelle boue !

LUCIE

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

MAURICE

Ah ! tais-toi, la trahison suffit, pas de mensonge inutile !

LUCIE

Ce n'est pas vrai, ce que tu dis. J'aime Frédéric, il m'aime, nous nous sommes vus secrètement, je l'avoue, nous nous sommes écrit, c'est vrai encore. Mes torts et mes faiblesses, je les connais.

MAURICE

Tu appelles cela des torts, des faiblesses ; quelle indulgence pour toi-même !

LUCIE

Je ne veux pas te comprendre.

MAURICE

Tu ne veux pas me comprendre, vraiment ! Tu joues l'indignation. Peut-être espères-tu me faire croire que tu n'as pas

été sa maîtresse ? *(Sardonique.)* Charlotte et Werther, alors ? Non, mais je ne serai pas dupe. Et si le corps est infirme, l'esprit n'a pas sombré, je t'en réponds.

LUCIE

Oh ! non, pas ça, pas ça, je n'ai pas mérité un tel traitement.

MAURICE

Et tes confidences à Marie, et la passion et l'orgueil d'aimer qui tremblaient dans ta voix ?

LUCIE

Nous nous sommes vus en secret, nous nous sommes écrit, je te le répète. Là est notre seule faute. Mais l'ayant reconnue, nous avons cessé de correspondre et de nous voir.

MAURICE

Quelle abnégation ! Cette prétendue loyauté cadre mal avec votre dissimulation.

LUCIE

Etant décidée à décourager sérieusement Frédéric, à me sacrifier, pourquoi, je te le demande, t'importuner, t'affliger, toi, si éprouvé déjà, par l'aveu de mes faiblesses et de mes remords ? Et tu viendrais m'en faire aujourd'hui un grief ?

MAURICE *(ébranlé.)*

Dois-je te croire ?... Ah ! si tu me trompais !

LUCIE

J'ai encore un aveu à te faire, Maurice. Tu dois tout savoir maintenant. Il est venu ce matin.

MAURICE

Il est venu ce matin, ici, lui ?

LUCIE

Oui, j'étais seule au jardin. Mon intention était de ne pas le

recevoir. Mais il m'avait aperçue par la grille. Il m'a suppliée de reprendre notre correspondance. J'ai refusé.

MAURICE *(éclatant)*

Mensonges ! mensonges ! Je ne veux savoir qu'une chose, et je le saurai, entends-tu ? Tu aimes Frédéric, tu as été sa maîtresse. Mais quand, quand, et où surtout ? Je veux le savoir.

LUCIE

Non, non, c'est trop indigne de toi, ce que tu dis.

MAURICE

Quand cela, quand cela, et où surtout, je veux le savoir ! Ah ! si je savais seulement. J'aurais du moins une pâture à jeter au vautour qui me ronge le cœur. Comprends bien, je pourrais te pardonner, peut-être. Ma détresse cherche le fait évident et palpable, au lieu de cela elle étreint le vide. Je ne sais pas, et cela, vois-tu, décuple la torture.

LUCIE

Je ne puis pas te faire la confession et implorer le pardon de fautes que je n'ai pas commises, voyons. Tiens, tiens, je me frapperai le visage si cela peut te convaincre. (*Elle se frappe le visage.)*

MAURICE (*se lève et arrête le bras de Lucie*)

Femme entêtée, femme coupable, c'est l'orgueil de ta faute qui te fait agir ainsi, pas autre chose. Mais tu ne m'en imposes pas. Parle donc, parle donc !

(Il chancelle, lâche le bras de Lucie et retombe sur son siège.)

LUCIE

Prends garde, tu vas te faire mal, tu vas te faire mal.

MAURICE

Tant mieux, tant mieux, que je meure. Vous serez libres tous deux, et cela seul importe, n'est-il pas vrai ?

LUCIE

Maurice, je t'en supplie, Maurice.

MAURICE

Non, non, pas de pitié, la vérité, la vérité.

LUCIE

Mais je ne puis pas mentir, je ne puis pas mentir.

MAURICE

Ah ! tu ne veux pas ? Eh bien, écoute. Il me reste encore assez de force pour sortir d'ici. J'irai voir Eger, je lui parlerai. Il faudra bien qu'il s'explique. Si non, je le battrai, ou il me battra.

LUCIE (*se plaçant devant lui*)

Tu ne feras pas cela, tu ne feras pas cela.

MAURICE

Tu as peur ? Tu as peur qu'il me reste assez de vigueur pour châtier la chair qui t'a fait tressaillir et crier de volupté, n'est-ce pas ?

LUCIE

Tais-toi, je t'en supplie, tais-toi donc.

MAURICE

Oui, oui, la chair qui t'a donné des joies d'hystérique.

LUCIE

C'est trop à la fin, c'est trop.

MAURICE (*avec un rire sardonique*)

Il te fallait un mâle jeune et puissant. Au rebut l'infirme incapable et inutile, au rebut.

LUCIE (*désespérée*)

Oh!

(Elle gagne en courant l'allée qui conduit à la grille. Maurice la poursuit, se soutenant à la table et aux chaises. Mais cet effort l'épuise, il étend les bras et tombe lourdement dans un parterre de roses. Au bruit de sa chute, Lucie revient sur ses pas, pousse un cri et se jette sur le corps de Maurice.)

RIDEAU



ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de travail de Frédéric Eger.

SCÈNE I

OCTAVE PRINS

Rien ne faisait prévoir ce brusque dénouement. Maurice était robuste. Je soupçonne autre chose.

FREDERIC EGER

Tu as raison. Il y a autre chose, en effet. Ce fut tout un drame. Maurice surprit une conversation entre Lucie et Marie, conversation qui ne pouvait laisser aucun doute sur les sentiments de Lucie et les miens.

OCTAVE

Mais comment est-il parvenu à...

FREDERIC

Voilà justement le côté tragique de l'histoire. C'était le matin. Lui, gardait la chambre, dans l'aile gauche de la villa, les jeunes femmes causaient près du petit perron, tu sais...

OCTAVE

Oui, oui.

FREDERIC

Il faut croire que Maurice avait conçu des soupçons et préparé soigneusement son plan. Je le suppose. Toujours est-il qu'il est parvenu avec l'aide seule de sa canne (au prix de quels efforts!) à traverser le couloir, à ouvrir les portes et à parcourir les trente mètres qui le séparaient du perron. Peut-être a-t-il mis une heure pour faire ce trajet. Je ne jurerais pas le contraire.

OCTAVE

C'est bien la ténacité, l'obstination de l'infirme.

FREDERIC

Et, de plus, conduit par un mobile puissant, la jalousie. Il ouvre la porte sans bruit et écoute. A un moment donné ses

forces le trahissent, il fait un faux pas, et sa canne heurte le sol. Imagine l'épouvante des deux femmes en apercevant ce spectre.

OCTAVE

Et ce fut une scène?

FREDERIC

Non, pas tout de suite, il s'est contenu jusqu'au départ de Marie Alde. Lucie essaye d'abord de nier, puis, apprenant qu'elle a été épiée, avoue. Mais Maurice ne se contente pas de si peu. Il l'accuse d'être ma maîtresse. Elle proteste, indignée. De son côté, Maurice supplie, se fâche, menace pour obtenir des aveux. Il se heurte naturellement aux dénégations de Lucie, et dans son exaspération n'hésite pas à l'insulter ignoblement. Tu me permettras de t'épargner les détails. Elle, blessée dans sa pureté, voyant son sacrifice et son dévouement méconnus (mets-toi à sa place), n'y tenant plus, s'enfuit dans un mouvement irréfléchi d'indignation. Maurice essaye de la suivre, et tombe.

OCTAVE

Mort sur le coup?

FREDERIC

Mort sur le coup.

OCTAVE

C'est étrange. Je ne vois pas comment sa paralysie a pu provoquer...

FREDERIC

Justement. Ce n'est pas sa paralysie. En plus de ce mal il souffrait depuis plusieurs années d'une maladie de cœur. C'est elle, je le suppose du moins, qui l'aura tué.

OCTAVE

Lucie a dû passer par de terribles émotions?

FREDERIC

Oui, terribles. Quant à moi, cette idée fixe me poursuit sans cesse : Varden est mort avec la conviction que moi, son ami de

vingt ans, je l'ai trahi indignement. Et cela non plus n'est pas fait pour me réjouir, je t'en réponds.

OCTAVE

Et tu ne l'as plus revue depuis, elle ?

FREDERIC

Le jour de l'enterrement, quelques minutes, en présence de la famille.

OCTAVE

Et après, pourquoi n'es-tu plus retourné aux Glycines ?

FREDERIC

Parce qu'il fallait agir, promettre, s'engager, et dans la crise que je traverse je ne distingue pas très bien la route qui s'ouvre devant moi.

OCTAVE

Et qu'est-ce qui t'arrête ? Pourquoi ces hésitations ?

FREDERIC

Oh! je suis bien décidé, quoi qu'il arrive, mon parti est pris, mais...

OCTAVE *(lentement)*

Mais tu ne l'aimes plus.

FREDERIC

Ne plus l'aimer! Tu es fou ! Non, non, mais je souffre de ne plus voir mon idéal et ma vie s'accorder, ou plutôt je ne me sens plus la force de les accorder. Il semble qu'ayant consumé toute mon énergie dans le rêve je me trouve sans force devant l'action. Depuis la mort de Maurice, depuis que je sais Lucie libre de sa vie, il y a un ressort secret, une puissance intime qui sont morts en moi. Cet obstacle même, devant lequel je me cabrais, décuplait mon énergie, cet obstacle tenait ma sensibilité et ma ferveur sous haute pression, dans une haute atmosphère. Enfin, il me semble que ma Lucie de jadis, ma Lucie opprimée, sacrifiée,

plus distante de moi, plus insaisissable, se parait de plus de rêve, de plus de mystère, partant de plus de beauté. Il y a en moi quelque chose d'étrange et d'inexplicable qui m'échappe et me déchire.

OCTAVE

Mais Lucie, de son côté, a-t-elle donné signe de vie ?

FREDERIC

Oui, Lucie vient de m'écrire hier. Elle apprécia, dit-elle, ma discrétion que commandaient les circonstances, mais elle m'autorise dès ce jour à me présenter aux Glycines.

OCTAVE

C'est on ne peut plus franc, plus formel, me semble-t-il.

FREDERIC

Evidemment. Et la loyauté m'obligerait à me rendre à son invitation. Mais voilà, d'autres soucis m'accablent en ce moment.

OCTAVE

Quels soucis ?

FREDERIC

Mais oui, il y a ma femme, mon enfant, ce ne sont point là les moindres éléments du problème.

OCTAVE

Ton enfant, à la rigueur, mais ta femme ? Tu es étonnant, tu n'aimes pas ta femme, elle ne t'aime pas. Alors ?

FREDERIC

Je veux bien. Mais tu en parles à ton aise. On bâtit son foyer... (*A un signe d'Octave.*) Oui, oui, je sais, il est édifié sur le mensonge. Je le veux bien, mais après les années troublées que je viens de traverser n'est-il pas étonnant que j'aspire à la paix et au repos ?

OCTAVE

C'est un peu bourgeois, ce que tu racontes là, mon pauvre ami.

FREDERIC

Bourgeois, c'est facile à dire.

OCTAVE

Si tu attaches tant d'importance à ton foyer, à tes habitudes, reste auprès de ta femme, lâche Lucie, et tout sera dit.

FREDERIC

J'aime Lucie, je suis engagé, et l'abandonner serait une félonie, cette idée n'a pas même effleuré mon esprit; mais à la veille de prendre une résolution aussi grave, aussi grosse de conséquences, les hésitations, les doutes sont permis, je suppose.

OCTAVE

Certes, certes.

FREDERIC

Et puis, pour tout dire, j'ai peur que notre amour ne sombre dans l'accoutumance de la vie quotidienne. Vois-tu, un amour comme le nôtre demande à se renouveler et non pas à se régulariser. Or, la vie en commun tue la passion, en offrant un assouvissement immédiat au désir dont elle entrave le développement, et supprime la jouissance intrinsèque parfois plus aiguë, sinon plus complète que la jouissance même que ce désir poursuit. Et le désir, n'est-ce pas le meilleur, l'essence même de la passion ? Supprime-le, que reste-t-il ? Rien. Sans doute, l'amour dans le mariage peut apporter le bonheur et la paix, mais il ne sera jamais la passion, pas plus que l'eau de la mer que l'on conduit dans un canal n'est encore l'océan, puisqu'en changeant d'état elle a tu toutes ses colères et ses murmures. Et c'est l'océan que je veux, vaste et changeant, avec toutes ses ardeurs, toutes ses véhémences

OCTAVE

C'est vrai. Mais, alors, pourquoi ne pas en faire ta maîtresse, simplement ? Autre avantage : tu ne t'engages pas pour l'avenir.

FREDERIC

Lucie refuserait, et moi je ne voudrais pas compromettre sa dignité de femme. Et puis, tu ne me comprends pas, mon cher. J'aime Lucie d'un amour entier, exclusif, définitif. Si je redoute le mariage, ce n'est ni pour ses engagements, ni pour ses responsabilités, mais bien parce que je crois un amour comme le nôtre incompatible avec ce genre d'existence.

OCTAVE

J'ai très bien compris, au contraire. Le mariage tue le désir et la passion, dis-tu; j'irai même plus loin, et je dirai : Toute liaison, quelle qu'elle soit, dans le mariage ou hors du mariage, peu importe, avec ou sans les excitations artificielles dont tu l'entoures pour le renouveler et lui infuser une sève nouvelle, aboutit infailliblement à la satiété.

FREDERIC

Pas chez moi.

OCTAVE

Pas chez toi ? Pas plus que les autres tu n'échapperas à cette loi fatale. Une fois le désir éteint par la possession, une fois la minute suprême vécue, l'amour a atteint son apogée. Après il décline. Alors, épouvanté de cette constatation que tous les hommes ont faite, s'ils ne l'ont pas tous formulée, on porte à ses lèvres, avec une avidité inquiète, un fruit dont on a exprimé tout le suc, on répète inutilement et sans foi un geste qui fut divin, on officie avec une âme sans piété. Le paysage est trop connu, la femme a livré toutes ses grâces, toutes ses voluptés. Qu'attends-tu pour partir ?

FREDERIC

C'est joli comme morale, en tout cas.

OCTAVE

La morale n'a que voir en tout ceci, mon pauvre ami.

FREDERIC

En effet, c'est l'amoralité de l'égoïsme.

OCTAVE

Eh bien, oui, l'égoïsme ! Pourquoi ne pas lâcher le grand mot ? Ne faut-il pas nécessairement être égoïste si l'on veut développer complètement son *moi ?* Et développer son *moi* est-ce autre chose que de développer sa force vitale par les autres, ou en marchant sur les autres ? Ce principe est brutal, j'en conviens, il choque notre génération déviée de l'instinct, énervée par le sentimentalisme. Mais rien n'y fait. C'est une loi naturelle. Hors de cela, point de salut. Surtout pour l'artiste, ce qui importe dans toutes choses, c'est la sensation neuve, forte, inattendue, exceptionnelle. Nous devons être dans la vie le passant divin, le voyageur attentif qui découvre les éléments de beauté et les causes d'exaltation.

FREDERIC

A ce compte-là, quand une femme a été une fois ta maîtresse, si je comprends bien, rien ne va plus.

OCTAVE

Tu pousses ma théorie à l'absurde. Certes, on peut éprouver des sensations après plusieurs mois d'intimité ; mais ce ne sont plus là que répétitions et non révélations, ce n'est plus le miracle, mon cher, le miracle qui demande chaque fois une autre femme pour se renouveler ! A plus forte raison, l'amour éternel, recette Lamartine, est-il une duperie et une folie.

FREDERIC

Tu connaîtras des jouissances multiples et variées, mais tu ne connaîtras pas l'amour vrai, simple et unique dans son essence, et qui contient en même temps la multiplicité et l'unité.

OCTAVE

Erreur, mon cher, un tel amour n'est pas l'unité, mais l'uniformité. Tu répéteras ta vie, et, partant, ton art se répétera. Seul, l'amour de plusieurs femmes te fera connaître et l'amour et la femme. Seules, la variété et la multiplicité contradictoires des sensations te révéleront la synthèse. *(Il s'est approché de la fenêtre qu'il ouvre brusquement.)* Regarde, le crépuscule descend sur les toits. Cette heure n'est pas moins émouvante dans les cités qu'aux champs. Ce sont les mauvais poètes qui t'ont dit le

contraire. La ville s'éveille à la passion. La vie bout et fume à l'horizon des chaussées. Les sèves ne montent pas seulement du sein de la terre, mais fermentent dans les pierres des cités. Les tours, comme pétries de lumière et d'éther, sont pénétrées d'un tressaillement ascensionnel. On descend vers la ville avec le cœur joyeux d'un aventurier rapace, comme on va au carnage ou à l'amour; tantôt on remontera en triomphateur, les muscles prisonniers de divines fatigues, chargé d'un trophée de sensations encore palpitantes comme des proies fraîches. Maintenant la clarté blême des réverbères enfièvre légèrement le crépuscule. Les cafés s'allument comme des Alhambra de fête. On y aime, on y hait, on y invente des vérités nouvelles. Là encore, là surtout, si tu sais voir, tu découvriras la tragédie des hommes. Les femmes passent, mille femmes passent, elles ont mille parfums et mille visages. Et tu voudrais ne respirer qu'une seule essence et boire toujours à la même coupe de volupté, alors que, hanté par le tourment de l'absolu, parfois nous souhaitons, aux heures de lassitude, qu'un homme ou qu'un dieu inventât pour nous quelque sens nouveau ? Et tu négligerais d'épuiser toutes les jouissances que peuvent te procurer ceux que nous possédons déjà ? Mais c'est un raisonnement d'infirme, cela, mon cher. C'est un crime de lèse-vie. Viens, descendons vers la ville, en victorieux !

(*Il ferme la fenêtre.*)

FREDERIC (*ironique*)

En victorieux !

(*Ils sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE II

LOUISE EGER (*apparaît à la porte de droite, un livre à la main. Elle hésite un instant sur le seuil*)

Tiens, son chapeau n'est plus là, il sera sorti avec Octave. Encore un gentil camarade. Il n'a pas son pareil pour débaucher les maris, et leur inculquer ce qu'il appelle des idées libres. *(Elle cherche la place du volume sur les rayons de la bibliothèque.)* Fumiste, va, on connaît ses principes, ou plutôt son absence de principes. C'est charmant. Séduire sans scrupule de pauvres femmes, le plus possible, les plus jolies possibles,

puis, quand vient l'ennui, quand on est blasé, bonsoir. Moi, j'appelle cela tout bonnement un séducteur, mais il est vrai que j'ai tort, que je suis une petite bourgeoise. (*Imitant la voix d'Octave.*) Il faut, mon cher, que l'artiste renouvelle sans cesse sa vie, comme son art doit se renouveler. J'ai besoin de multiples femmes, parce que j'ai besoin de multiples modèles, parce que la beauté est multiple. Jamais, mon cher, le modèle de profession ne livrera tous les frissons de sa chair, tout le pathétique de ses attitudes comme la femme aimée, possédée. (*Reprenant sa voix naturelle.*) Bon prétexte. Le résultat est coquet. Tous les ans deux ou trois croquis d'après maîtresse. Juste de quoi épater les amis par le nombre prodigieux de ses liaisons. Quant à l'œuvre, l'œuvre définitive, l'œuvre attendue..., je t'en fiche! Fumiste, va. (*Elle met le livre à sa place et revient devant la scène.*) Pouah! Quelle fumée! C'est infect. (*Elle ouvre la fenêtre.*) Je n'aime pas ces conversations interminables entre copains. Ça ne lui vaut rien. Il faudra que j'extirpe cette mauvaise habitude. Il est temps que cela cesse, cette vie de garçon perpétuée dans le mariage. Quand il s'agit de l'emmener dans ma famille, c'est toute une affaire. Des bourgeois, dit-il. Des bourgeois, soit. Au moins ces bourgeois ne trompent pas leurs femmes, et ne changent pas de maîtresse tous les ans. (*Réfléchissant.*) Si, pourtant, mais enfin ils ne s'en vantent pas, et ne fondent pas de théories sur leurs débordements. (*Elle s'approche du bureau encombré de livres.*) Quel désordre ridicule! Je le lui ai dit cent fois. Ça me rend malade. (*Louise s'assied dans le fauteuil de Frédéric, range les papiers et les livres. Elle s'arrête soudain et considère un portrait placé sur le bureau.*) (*Ironique.*) Monsieur et Madame Varden. L'Abnégation soutenant l'Adversité. Un sujet pour concours de Rome. Oh! ce n'est pas pour Maurice que le portrait se trouve là, je le sais bien. Vous, Lucie Varden, vous me réservez un tour de votre façon, mais je saurai le déjouer. Oh! ne prenez pas cet air penché, résigné et amer. Vous l'avez vu, n'est-ce pas, vous lui avez écrit, vous avez ressaisi votre influence, car, depuis la mort de Maurice, Frédéric, qui semblait guéri de cet amour de mauvais roman, a repris son air tragique et impénétrable des anciens jours? Oh! mais ce ne sera pas vrai. Je couperai court. Je ne l'aime pas, dites-vous? Qu'est-ce que ça me fait. Je ne dis pas le contraire. Il est mon mari et il le restera. (*Elle se lève et heurte des clefs laissées sur un tiroir de bureau.*) Je vais trouver le mot de l'énigme. (*Elle ouvre le tiroir, fouille fiévreusement, et en retire une liasse de lettres, qu'elle jette devant elle.*) Oui, oui, c'est bien la dernière en date, oui, oui, 20 septembre. (*Elle déploie une lettre et lit.*) « Cher aimé, pourquoi n'être » pas venu aux Glycines? Je comprends votre discrétion. C'est » d'un galant homme. Allez-vous aujourd'hui vous plaindre de » ma franchise? Je vous dégage de vos serments. Ne me forcez

» pas d'insister davantage. Notre royal amour...» *(En ce moment, la porte s'ouvre. Louise dissimule précipitamment la liasse sous un buvard, et froisse dans le poing la lettre qu'elle lisait.)*

SCÈNE III

FREDERIC

Que fais-tu là ?

LOUISE

Tu vois, je rangeais tes paperasses. Tu m'en fais un désordre !

FREDERIC *(bas)*

Trop tard.*(Il court au bureau dont il ouvre le tiroir aux lettres, qu'il referme avec violence.)* *(Haut.)* Il y avait des lettres, là ; où sont-elles ?

LOUISE *(qui s'est placée de manière à cacher la main qui serre le billet)*

Je ne sais pas, moi, je n'ai pas ouvert tes tiroirs. Par exemple. Ça ne m'intéresse pas.

FREDERIC

Ces lettres, il faut qu'elles se retrouvent. Elles y étaient avant mon départ. *(Il cherche fébrilement sur le bureau, soulève le buvard, et retire les lettres. Alors, il interroge du regard Louise qui lève la tête avec un sourire de défi, les mains croisées derrière le dos.)*

LOUISE

Oh! ne fais pas tes yeux de tigre furieux. Ça ne prend pas avec moi.

FREDERIC

Je te défends désormais...

LOUISE

Je te défends, moi, de recevoir encore des lettres de cette femme.

FREDERIC (*embarrassé*)

Pourquoi rappeler? Tout cela, tu le sais, est bien fini depuis longtemps. Ce sont de vieilles histoires et de si vieilles lettres.

LOUISE

Oui, mais celle-ci, qui porte la date du 20 septembre, avant-hier donc, et fait allusion à la mort de Maurice, et t'invite à revenir aux Glycines, c'est de l'actualité, je pense. (*Elle déplie tranquillement la lettre et la présente à Frédéric qui se précipite pour la saisir. Mais Louise referme prestement le poing en éclatant de rire.*) Ah! mais non, c'est bon à conserver. Elle peut servir en temps utile.

FREDERIC

Rends-moi cette lettre.

LOUISE

Jamais, mon petit, c'est très intéressant la prose de Lucie Varden. Tu y tiens trop, d'abord, ce serait déjà une raison suffisante pour que je ne m'en dessaisisse point.

FREDERIC

Rends-moi cette lettre, te dis-je, elle ne t'appartient pas. Rends-moi cette lettre ou je saurai bien te la reprendre.

LOUISE (*présentant le poing avec défi*)

Essaie. (*Frédéric saisit le poing de Louise qu'il cherche à ouvrir.*)

LOUISE (*se débattant*)

Chien, chien, tu me bats pour ta chienne, n'est-ce pas, je paie pour elle!

FREDERIC

Je ne te bats pas, mais ne répète pas ce que tu viens de dire... ou bien...

LOUISE *(frappant du pied)*

Oui, oui, je le répéterai, ta chienne, ta chienne, ta chienne! Tu ne me fais pas peur. Cours donc, cours donc chez elle, elle jappera de joie. Cours, au lieu de battre une honnête femme.

(Ils luttent encore quelques secondes en silence. On n'entend que leur respiration haletante. Enfin Frédéric parvient à arracher le billet de la main de Louise, qui recule en poussant un cri. Frédéric déplie lentement le papier, en lisse la surface, le serre dans son bureau avec la liasse et referme le tiroir dont il met la clef dans sa poche. Tous ces mouvements sont exécutés avec un calme étudié, comme s'il voulait, par cette succession d'actes méthodiques, rétablir l'équilibre de ses centres nerveux.)

FREDERIC

Maintenant, j'ai à te parler. Tu m'en as toi-même fourni le prétexte. Assieds-toi là. *(Frédéric s'assied devant son bureau, et indique du geste le divan qui fait face. Louise hausse les épaules, et s'étend nonchalamment sur ce siège. Pendant le discours de Frédéric, elle tourne les pages d'un album de reproductions photographiques. De temps à autre elle lève la tête, feignant de prêter une attention exagérée et burlesque aux paroles de son mari.)* Je regrette de t'imposer cette explication, mais elle est nécessaire. Je serai bref. Quand je t'épousai, il y a cinq ans de cela, je t'aimais *(à un mouvement de Louise)* ou, du moins, je le croyais, j'étais sincère. Je me suis trompé moi-même, peut-être, mais je ne t'ai certainement pas trompée. Cette réalité, ou cette illusion, comme tu veux, aurait pu subsister longtemps encore, toujours, peut-être, si toi, la première, tu n'avais aidé à la détruire.

LOUISE

C'est charmant, hein, ce petit bambino du seizième?

FREDERIC

Ton interruption me prouve que j'ai touché juste. Mais peu importe. Mon intention n'est pas de t'accabler, ni de me disculper, mais bien d'établir nos torts et nos responsabilités respectifs. Dès les premiers jours de notre mariage, je pourrais presque dire de nos fiançailles, ton humeur acariâtre se montra. Tu me fis des scènes continuelles, des scènes violentes. J'en porte

même les traces. (*Il montre une cicatrice à l'annulaire de sa main gauche. Louise fredonne.*) Tu chantes? Tu es donc vexée. D'autre part, j'appris ton aventure avec ce rasta de Robrez. Tu ne m'as pas trompé, c'est possible, je le crois même; aussi je ne veux retenir de tout cela qu'une chose : tu ne m'aimais pas. C'est un fait. Ces divers événements et circonstances me détachèrent de toi. Quand cela commença-t-il ? Je n'en sais rien. Je ne m'en suis aperçu, d'ailleurs, qu'au moment où je rencontrai... (*il hésite*) Lucie Varden...

LOUISE

L'incomparable Lucie Varden, l'éthérée Lucie Varden, délice des peintres et des sculpteurs.

FREDERIC (*se contenant*)

Je l'aimai autant qu'on pourra jamais aimer une femme... Elle aussi m'aima, mais...

LOUISE

Mais il y avait deux gêneurs. Abrège, je te vois venir.

FREDERIC

Aujourd'hui, Lucie est libre. Les obstacles qui nous séparaient sont tombés, en partie, du moins. Louise, j'attends de toi le mot qui lèvera les dernières difficultés. Louise, séparons-nous, rends-moi ma liberté.

LOUISE *se lève et ferme avec violence l'album qu'elle jette sur la table*

Et tu oses me faire pareille proposition à moi, à ta femme? Mais tu n'as pas honte? Tu n'as donc pas de sens moral? Et tu crois que je vais marcher, et tu crois que j'accepterai d'être la dupe de cette combinaison?

FREDERIC

Peut-être préférerais-tu que je prenne maîtresse à ton insu? Tu ignorerais. Les apparences seraient sauves. Tout serait pour le mieux.

LOUISE

Au moins aurais-tu l'excuse de céder à un entraînement passager. Mais non, froidement, cruellement, tu prends le parti de me tromper. Mieux que cela, tu me demandes mon assentiment, presque ma complicité. Cela est tout à fait monstrueux. Il est vrai que c'est au nom de la sincérité et de la loyauté, pour m'épargner des émotions violentes, sans doute ? En tout cas, je te remercie de l'intention.

FREDERIC (*impatienté*)

Voyons, voyons, mettons les choses au point. Tu ne m'aimes pas, ou tu ne m'aimes plus, tes scènes continuelles me le prouvent surabondamment.

LOUISE

Et les scènes, qui les provoque ? Toi.

FREDERIC

Enfin, oui, c'est entendu, admettons que ce soit moi, et n'en parlons plus. Donc, nous ne nous entendons pas, c'est un fait ; tu ne m'aimes pas, c'est un autre fait. Tu ne le nieras pas, j'espère. Tu me l'as dit cent fois dans nos querelles. Et ne va pas m'accuser d'être le premier fautif. Ton intrigue avec Robrez remontait à deux ans déjà, et je ne m'étais pas encore détaché de toi, quand nous avons connu Lucie Varden.

LOUISE

Eh bien, oui, je ne t'aime pas, et après, qu'est-ce que cela prouve, je n'en suis pas moins ta femme.

FREDERIC

Ah ! pardon. Du jour où tu ne m'aimes plus, du jour où tu en aimes un autre, tu cesses d'être ma femme, tu cesses d'avoir sur moi les droits que te donne ce titre.

LOUISE

Ton système est fort simple. On ne s'aime plus, on se quitte, bonsoir. C'est le mariage libre, hein, ce sont les théories de ton copain Octave Prins. Encore un joli monsieur !

FREDERIC

Et pourquoi pas ?

LOUISE

Nous ne sommes pas dans le cas, notre mariage est légitime. On ne le défait pas si facilement.

FREDERIC

Divorçons.

LOUISE

Jamais, jamais, jamais ! Le mariage n'est pas seulement un accord de sentiments, mais une question d'intérêts, tu sembles trop l'oublier. Je suis Madame Eger, et j'entends rester Madame Eger. La femme divorcée est déconsidérée, et ton remariage annulerait mes droits. J'entends les sauvegarder complètement.

FREDERIC

C'est vrai. Mais si tu as cessé d'être ma femme, réellement ma femme, non pas d'après les lois des hommes, mais d'après la loi du cœur, l'épouse qui me chérit et qui m'estime, qui me voue fidélité complète, entière, tu n'as plus à être Madame Eger, et l'équité comme le sentiment de ta propre dignité t'interdisent d'y prétendre. Reprenons maintenant. Notre divorce ne fera que légaliser une situation déja existante, que, je te le ferai observer, toi-même as créée. Dès lors, quelle raison s'oppose à notre séparation et m'empêche de reprendre ma liberté ? C'est mon droit strict de l'exiger, et c'est ton devoir strict de me l'accorder.

LOUISE

Eh bien, devoir ou non, je ne me soumettrai pas à ce caprice, oui, oui, à ce caprice. Et si je n'acceptais pas, que ferais-tu, en somme ?

FREDERIC

J'exigerais.

LOUISE *(éclatant de rire)*

Tu exigerais, tu exigerais ! Et si moi je refusais le divorce ? Qui ferait la tête de pipe ? Toi, hein ? Quel grief invoqueras-tu, quel motif plausible ?

FREDERIC

A défaut de moyens légaux, je n'hésiterais pas à recourir aux moyens extralégaux.

LOUISE

Tu t'adresserais aux agences, tu me tendrais un traquenard?

FREDERIC

Non pas, non pas. Mais je me séparerais de toi tout simplement, comme tu dis, je te quitterais sans attendre les formalités de la justice.

LOUISE

Tous te réprouveront. On dira (et je n'aurai pas la charité de le démentir), on dira que tu as quitté ta femme et ton enfant, cédant à l'égarement des sens, pour suivre une aventurière sans scrupule.

FREDERIC (*ironique*)

Oui, oui, je sais. Et l'on te plaindra, n'est-ce pas? Et toi, cédant au penchant bien féminin de te croire une victime, tu finiras par prendre au sérieux ton rôle de femme abandonnée, tu te laisseras complaisamment consoler, ton propre sort t'arrachera des sanglots sincères, oui, sincères. Et devant le témoignage irréfutable de tes larmes, les imbéciles, prévenus contre moi par les apparences, me condamneront sans m'entendre, n'est-ce pas? Je connais, je connais. Je te préviens donc que tes calomnies ne me surprendront pas et ne me toucheront guère. Rien ne m'empêchera d'agir.

LOUISE

Tu ne feras pas cela, ce serait indigne.

FREDERIC

Pourquoi indigne? Tu me prends en traître, j'use des armes qui sont à ma portée avec un ennemi déloyal.

LOUISE (*fondant en larmes*)

Et voilà pourtant la récompense de cinq ans de dévouement, de cinq ans de sacrifice pour un homme dont on a partagé les bonnes comme les mauvaises heures, les mauvaises surtout,

allez ! Une femme passe, elle plaît davantage, elle est plus artiste, plus jolie, ou du moins elle le fait croire, et voilà un bon ménage désuni et un foyer empoisonné. Ah ! nous étions trop heureux, nous nous aimions, nous avions la santé, l'aisance était venue. Mais le destin, jaloux, veillait...

FREDERIC

Je me permettrai de te faire observer que tu fais de notre ménage un tableau qui n'est pas du tout conforme à la réalité.

LOUISE

Oui, fais de l'ironie, moque-toi de moi par-dessus le marché, outrage-moi après m'avoir répudiée, sois cynique. *(S'attendrissant sur elle-même.)* Femme seule, femme abandonnée, que deviendrai-je, quelle sera ma situation dans la vie ?

FREDERIC

Mais tu es jeune, tu te referas une existence, tu peux encore aimer, puisque je ne t'ai pas fait connaître l'amour, et puis... je t'aiderai, naturellement.

LOUISE

Non, non, tu ne rachèteras pas ma douleur, ni mon sacrifice, par de l'argent. Ça ne se paie pas, ces choses...

FREDERIC

Ta douleur, ton sacrifice ! Tu me stupéfies. Il ne peut y avoir sacrifice, ni douleur, là où il n'y a pas amour. Cent fois, dans ta colère, tu as proclamé que tu ne m'aimais pas, que tu ne m'avais jamais aimé, avec persistance, avec obstination, cent fois tu m'as crié ton désir de reconquérir ta liberté *(ironique)* et de retrouver ce que tu appelais, je ne sais trop pourquoi, ta personnalité. Aujourd'hui, je t'en offre l'occasion. Tu refuses. Tu es étonnante !

LOUISE

Si tu croyais cela, je n'aurais pas attendu si longtemps pour me séparer d'une femme à ce point indigne.

FREDERIC

Il est vrai que, ta colère tombée, tu te repentais, tu te rétractais, tu mettais ces paroles violentes au compte d'une nervosité excessive. Etait-ce pitié, calcul, regret sincère? Je ne savais pas. Je ne cherchais pas à savoir. Ce sont là des problèmes dont on ne s'embarrasse guère, qu'on écarte par crainte d'être amené à des actes qui bouleversent nos habitudes, même s'il doit en résulter pour nous un grand bien ; et si un mobile puissant ne nous pousse pas, nous reculons, nous rejetons plutôt la vérité entrevue. Je doutais évidemment. Mais tu avais, il faut l'avouer, pour me convaincre de la profondeur de ton repentir, de ces arguments qu'un galant homme ne peut révoquer... Ce n'est peut-être pas très délicat de te le rappeler, mais enfin... Trompé par tes explications contradictoires, j'acceptais, de préférence à une autre, celle qui me dispensait d'agir. De plus, je n'avais dans ce temps-là aucune raison puissante pour souhaiter de voir se modifier l'état de choses; mais aujourd'hui que je dois prendre une décision sans appel, mes sentiments nouveaux me donnent une clairvoyance nouvelle. Je ne crains plus la vérité, et je sais, je sais. Tu vois donc que tes dénégations sont inutiles. D'ailleurs, à l'instant, ne viens-tu pas d'avouer, de dire...?

LOUISE

On dit, on dit tant de choses dans ces moments-là, tant de choses que l'on ne croit pas. Nous autres femmes, nous sommes toutes, à des degrés différents, plus ou moins mécontentes de la condition inférieure que nous font la nature et la société. Les créatures faibles que nous sommes s'irritent de ne pas trouver chez les êtres forts que vous êtes la protection qu'elles sont en droit d'attendre. Vous êtes forts, mais vous n'êtes pas puissants, pas assez pour nous libérer et nous élever jusqu'à vous. Et cette force inutile nous irrite. Alors le mari devient la victime expiatoire. On s'énerve, on lui fait des scènes, et l'on s'imagine bien vite qu'on ne l'aime plus. Ce n'est pas très juste, j'en conviens, mais c'est humain, c'est féminin. *(Câline.)* Au fond, ça n'empêche pas qu'on vous aime, allez ! Dis, tu devrais le comprendre, toi, c'est ton métier.

FREDERIC

Je ne dis pas, admettons un instant, mais Robrez, Robrez, et son portrait que j'ai trouvé caché sous le matelas de la voitu-

rette de notre gosse ? Comment expliques-tu ? Moi, j'appelle cela de la perversion et du blasphème.

LOUISE

Oh ! là ou autre part, c'était sans intention, je l'ai caché où je pouvais, le mieux que je pouvais, voilà tout. Et puis, Robrez, Robrez, tu me jettes toujours Robrez à la tête. Mais c'est une passade, une petite flamme bien vite éteinte, mais de l'amour, jamais. D'ailleurs, il était trop petit, trop blond, je n'aime pas les blonds. Et puis, enfin, tu m'as pardonné; ce n'est pas généreux de me rappeler.

FREDERIC

Evidemment, évidemment, je t'ai pardonné, mais le pardon ne ramène pas l'amour, au contraire, il en sonne le glas.

LOUISE *(venant s'appuyer au dossier du fauteuil de Frédéric)*

Qu'en sais-tu ? On se fait des idées, on s'imagine un autre homme plus parfait, plus beau et plus près de votre cœur, parce qu'il est inconnu, parce que la vie commune n'a pas encore révélé ses défauts et ses tares. Mais quand on est en face de la réalité, quand il s'agit de quitter celui qui pendant cinq ans a vécu de votre vie, qui vous a serré si près de lui qu'un peu de sa substance s'est mêlée, semble-t-il, à votre substance, on a mal, là, tu sais *(elle montre la place du cœur)*. Et l'on se dit qu'après tout c'est votre mari quand même.

FREDERIC

Quoi qu'il en soit, ton repentir et le réveil de ton affection sont bien tardifs. Ils ne ranimeront pas mon amour défunt, et n'éteindront pas mon amour pour Lucie.

LOUISE

Es-tu bien sûr de l'aimer, après tout ?

FREDERIC

Tu conviendras que je suis meilleur juge que toi.

LOUISE

Je n'en sais trop rien. Mais es-tu bien certain de son amour, es-tu bien certain surtout qu'il t'apportera le bonheur ? Je suis venue vierge au mariage, moi *(avec un petit rire sec et haineux)*, tandis qu'elle ne t'apportera rien que de très défraîchi. Tel que je te connais, avec ton caractère intransigeant, jaloux, ta vie sera empoisonnée par le souvenir de l'autre. Représente-toi seulement...

FREDERIC *(d'une voix étouffée.)*

Tais-toi, tais-toi, je ne veux rien entendre.

LOUISE

Tu vois, tu as peur, je le savais bien. *(Précipitamment.)* Songe qu'avant sa maladie Maurice était un gaillard robuste, parfaitement capable de ne pas rendre ingrate une femme passionnée comme Lucie.

FREDERIC

Tais-toi, tais-toi, ou je sors.

LOUISE *(s'apercevant qu'elle a fait fausse route)*

Dis-moi, dis-moi, veux-tu me pardonner, je te promets de ne plus recommencer, tu comprends, après cette alerte ! *(Câline.)* Qui sera la petite femme attentive, soumise, la chatte câline de son mari ? Je m'intéresserai à ce que tu écriras, je ne gronderai plus quand tu travailleras le dimanche, je ne serai plus jalouse, je ne t'empêcherai pas d'aller voir danser Isadora Duncan, oui, oui, je comprends, tu es un artiste, j'inviterai tes amis, puisqu'il paraît que cela te remue les idées, je reverrai même tes épreuves, tu ne le nieras pas, c'était notre grand sujet de discussion. Je te fais sourire. Tu me trouves naïve, hein ? C'est vrai, je tiendrai promesse, je te jure. Nous nous referons une vie nouvelle, nous mettrons une croix sur le passé, et le bonheur viendra s'asseoir près de nous, sans même qu'on l'entende venir, tant je lui ferai la route douce. Ton foyer, n'est-il pas là où est ta femme et ton enfant ? Et tu ne craindrais pas de faire souffrir cette innocente, de la priver de son père ? Mais c'est abominable cela, voyons.

FREDERIC (*ému*)

Elle ne sera pas privée de son père.

LOUISE

Si, si, fatalement. De toute manière elle ne connaîtra plus la protection de son père, elle n'aura plus cette impression de sécurité... Les soirs d'hiver, tu ne la mettras plus entre nous près du feu, tu ne l'asseoiras plus sur tes genoux. Tu sais, quand elle te demandait de lui découper dans tes vieux manuscrits toutes sortes d'animaux bizarres (*imitant la voix d'un enfant),* papa, papa, *une* cheval, *une* chat, *une* chien (*reprenant sa voix naturelle*) car pour elle tous les animaux sont du féminin.

FREDERIC (*de plus en plus troublé)*

Laisse-moi, laisse-moi.

LOUISE

Oh ! non, je ne laisserai pas s'accomplir cette monstruosité sans protester. Nous verrons bien si tu oses maintenir cette décision devant ton enfant, si tu as le cœur assez dur... *(Elle court à la porte de droite, et appelle:)* Esther, Esther...

FREDERIC (*debout*)

Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas. Je te défends de mêler la petite à ce débat, c'est déplacé, c'est mal.

SCÈNE IV

(La petite Esther accourant dans la chambre.)

Maman, maman, tu m'as appelée ?

(*Elle court embrasser ses parents.*)

LOUISE (*agenouillée devant Esther*)

Dis-moi, Teter, que dirais-tu si papa voulait se séparer de nous, et partir ?

ESTHER

Oh ! mais il reviendrait pour souper comme tous les jours, hein maman, hein, maman, dis ?

LOUISE

Non, non, tu ne me comprends pas; par exemple, si papa partait pour... un grand voyage, un très grand voyage, loin, loin, loin...

ESTHER

Oh ! mais je partirais avec lui, et maman aussi, hein, maman, et maman aussi, hein maman.

LOUISE

Et si papa ne voulait pas, et si papa disait : « Non, Teter, reste à la maison, je pars seul, je ne reviens plus. »

ESTHER *(fondant en larmes)*

Ce n'est pas possible, papa est fâché, c'est que j'ai été méchante, sans doute, sans le savoir. *(L'enfant s'échappe des mains de sa mère et court à Frédéric.)* Dis, ce n'est pas vrai, papa, si j'ai été méchante, dis-le moi. Teter demande pardon, dis que tu donnes pardon à Teter, ou Teter va être morte, mais tout à fait morte pour de vrai, avec une robe toute blanche. (*Frédéric caresse doucement les cheveux de sa fille, détournant la tête. Louise s'avance alors vers son mari, soulève dans ses bras l'enfant et le lui présente.*)

LOUISE

Dis à papa : « Tu ne partiras pas de chez nous. »

ESTHER

Papa, tu ne partiras pas de chez nous.

LOUISE

« N'est-ce pas que tu ne veux pas faire pleurer Teter ? »

ESTHER

N'est-ce pas que tu ne veux pas faire pleurer Teter ?

LOUISE

« Et maman. »

ESTHER

Et maman.

LOUISE

« N'est-ce pas que tu ne seras plus un méchant papa ? »

ESTHER

Un méchant papa ?

(*Frédéric, vaincu, ouvre ses bras à Louise qui s'y jette avec l'enfant.*)

RIDEAU



ACTE TROISIÈME

(Salle à manger chez les Alde. Ameublement dans le goût moderne, mais sobre, sans les exagérations de « l'esthétique ». Le clair décor des étoffes tranche sur le papier bleu de roi de la tapisserie. Une porte au fond, une porte à gauche. Marie Alde est occupée à broder au crochet. Lucie entre par la porte du fond. Elle est vêtue de noir, mais ne porte pas la livrée du regret mondain : les crêpes et le grand voile.)

SCÈNE I

MARIE

Toi, tu m'as fait une peur...

LUCIE (*jetant une lettre sur la table*)

Lis.

MARIE

De qui ? De...

LUCIE

Oui, de lui.

MARIE

Donne, donne, qu'est-ce ?

LUCIE

Tu verras bien.

(*Elle s'accoude à la cheminée, et regarde fixement devant elle.*)

MARIE *(lisant)*

« Ma chère aimée, je vais vous faire bien du mal, mais je m'en « ferai bien davantage. C'est ma seule excuse. » *(A part elle.)* Ah ! mais je comprends maintenant. « J'ai beaucoup réfléchi « ces jours derniers. Trop, direz-vous, peut-être. C'est possible. « Pourtant, à la veille de prendre une résolution aussi grave, des « scrupules et des doutes m'assiègent. Et je veux vous les sou- « mettre aujourd'hui en toute loyauté, en toute sincérité. Lucie, « j'ai peur que notre amour ne soit un de ces beaux rêves que « l'on caresse avec d'autant plus de tendresse qu'ils sont impos- « sibles, comme les mères chérissent davantage les enfants « qu'elles savent voués à une mort prématurée. Cet amour que « nous appelions de toutes nos forces vives, cet amour nous « garantira-t-il le bonheur ? Il y a quelques années, si nous nous « étions rencontrés tous deux libres, tous deux sans passé, ah ! « j'aurais dit oui, avec quelle ferveur, avec quelle allégresse ! « Ah ! sans doute, nous aurions connu le bonheur absolu, pur « de tout alliage, un bonheur limpide, un bonheur inouï, dont « nulle mémoire humaine n'a conservé le souvenir. Vraiment, « tout favorisait notre élection, tout semblait devoir nous réu-

« nir, tout, sauf les événements, sauf la fatalité. Mais aujour-
« d'hui, que vous apporterais-je ? Les joies que j'ai prodiguées
« à une autre. Que m'apporteriez-vous ? Un corps qui a ployé
« sous l'étreinte d'un autre, sans amour, sans foi, je ne dis pas
« le contraire. Pourtant, pourtant, ce serait entre nous un ter-
« rible souvenir, un terrible remords, de ceux qui corrodent
« comme un acide actif la confiance la mieux trempée. C'est
« brutal, c'est cruel, ce que je vais vous dire, mais c'est horri-
« blement, désespérément vrai : Je vous apporterai ma souillure,
« et vous m'apporterez votre souillure; l'une n'effacera pas
« l'autre, au contraire... »

LUCIE (*interrompant*)

Non, non, assez, tais-toi, je n'en puis plus.

MARIE

Oh! pardon, Lucie, je te fais mal, chère, pardon. (*Elle serre les mains de Lucie dans les siennes.*) Dis, ne reste pas si loin de moi. Pourquoi te faire impénétrable, pourquoi te renfermer ainsi ? Lucie, ce n'est pas bien cela, c'est manquer de confiance ; ne peux-tu pas tout me dire, ne puis-je pas tout comprendre de toi ? (*Elle la conduit à un canapé et s'assied à côté d'elle.*) Ah! toujours cet orgueil de terrasser sa souffrance ! Est-ce que j'ai l'air d'une femme qui se réjouit en secret de la douleur des autres, et ma pitié sera-t-elle égoïste; crains-tu avec moi les conseils tardifs de sagesse ou de morale, et les reproches d'imprévoyance, que ta douleur se replie toute et se galvanise, quand je suis là, moi, Marie ? (*Elle caresse les cheveux de Lucie.*) Oui, moi, Marie.

LUCIE

C'est vrai, tu dois me pardonner ce maudit orgueil qui fit tout le mal. Si je t'avais parlé, si tu m'avais conseillée, je n'en serais pas venue là peut-être. (*Désespérée.*) Et dire, dire, que je l'ai aimé, que je l'aime encore, comme une folle, comme une folle. Il était venu à l'heure où l'on n'espère plus, à l'heure où l'on croit avoir fermé le livre pour toujours. Comme il est doux alors de le rouvrir, et de tourner les pages, et de réveiller à la lumière l'endormie. Non, je ne puis pas croire à son indignité! Ah! sa voix qui dissipait en moi toutes les ténèbres. Et ces mots qui vivaient, qui tremblaient. C'était bien de la vie, cela, c'était bien de la passion pourtant. Tu n'étais pas là, tu n'as pas entendu, tu ne peux pas comprendre. Est-il possible de feindre à ce point? (*Une pause.*) Et pourtant je le croyais loyal, sincère...

MARIE

Il l'était aussi, il l'est toujours.

LUCIE

Qui sait ! Où commence la sincérité chez lui, où finit le mensonge ?

MARIE

Le sait-il lui-même... Mais, dis-moi, j'y pense, à mon avis, il n'y a pas dans toute cette lettre de quoi te désespérer, je ne trouve pas...

LUCIE (*amère*)

Ah ! tu ne trouves pas...

MARIE

Mais oui, ces scrupules, ces hésitations sont déplacés, ridicules même, j'en conviens. Pourtant, jusqu'à un certain point, cela peut se comprendre. Evidemment, il aurait dû se taire et garder pour lui ses impressions. Mais le mot « rupture » n'a pas été prononcé.

LUCIE

Ma bonne Marie, n'essaie pas de m'abuser. Tu ne crois pas toi-même à ces pauvres mots de confiance. Tu ne le connais pas, comme je le connais. Parler de rupture, sois bien tranquille, il est trop habile, trop dissimulé pour le faire. Cette rupture, il ne la signifiera pas, il la provoquera. Il veut conserver le beau rôle comme toujours. Il n'ignore point que de telles réserves, de telles hésitations commandent à toute femme digne et fière une seule attitude possible : se retirer. Mets-toi à ma place.

MARIE

C'est vrai, c'est vrai.

LUCIE

Et puis tu ne connais pas la suite de la lettre. Lis. *(Elle tend le billet à Marie, qui le parcourt du regard et lit par intervalle à haute voix un passage qui la frappe.)*

MARIE

« Les engagements qui me lient à Louise. » « La sauvegarde d'un foyer paisible. » Comment peut-il ? Il est donc fou ?

LUCIE

Non, il n'est pas fou. Et tu n'avais que trop raison ce matin-là, quand tu tentais d'éveiller ma défiance et quand tu disais : « Il est lâche, il aura peur de l'opinion et de sa femme, il reculera devant l'action. » Mais il était trop tard, j'étais aveuglée, et la plaie était déjà vive et saignante.

MARIE *(continuant à lire)*

« Sacrifier ma femme et ma fille. » Comment ose-t-il ? Et la conclusion de tout ce beau morceau épistolaire ? Oui, oui, je vois *(elle reporte les yeux sur la lettre)*, c'est bien comme tu dis, des prémisses mais pas de conclusion. C'est toute sa force cela : Un point d'interrogation dont l'angoisse est tempérée par des protestations d'amour et du lyrisme vague. *(Elle dépose la lettre sur la table.)* Et que vas-tu faire maintenant ?

LUCIE

Que veux-tu que je fasse, sinon le juger ? Je n'ai pas l'intention de le disputer à Louise, et de rivaliser d'éloquence avec elle, tu penses bien.

MARIE

Oui, c'est probable, en effet. Elle aura pleuré, joué l'indignation, crié son désespoir de femme abandonnée, elle lui aura jeté à la tête : foyer, amour, éternité ! Oh ! tout ça très sincèrement, elle est presque aussi cabotine que lui.

LUCIE

Et lui, pris de remords, aura cédé à l'attendrissement.

MARIE

Oui, il est encore de ceux qui ne demandent qu'à croire. Et, dis-moi, si tu le rencontrais par hasard, seul à seul, dans la rue, ou... ici, quelle serait ton attitude ?

LUCIE

Je ne sais pas. Cela dépend. Ah! pourtant, je ne pourrais pas m'empêcher de lui crier... (*Une pause.*) Mais non, mon mépris serait, je crois, plus fort que mon indignation. Quant à ma douleur, je saurais si bien la mater, la broyer, que sa malsaine curiosité d'analyste serait déroutée. (*Frappée par une idée.*) Mais pourquoi me demandes-tu cela? Est-ce qu'il doit venir?

MARIE (*hésitante*)

Oui.

LUCIE

Et tu ne me le disais pas? Quand cela?

MARIE

A sept heures, dans quelques minutes peut-être.

LUCIE (*debout*)

Je veux l'attendre.

MARIE

Mais non, tu vas te faire du mal, dans la détresse où tu te trouves...

LUCIE

Je lui en ferai plus encore. Non, non, je veux l'attendre, je veux tout lui dire, une dernière fois. Il serait vraiment trop facile de broyer ainsi le cœur d'une femme sans en porter la peine ni le remords.

MARIE

A quoi bon? Ne viens-tu pas de le constater toi-même? L'esprit d'analyse, comme un cancer monstrueux, a tout dévoré en lui : jeunesse, spontanéité, ferveur native. Ton indignation l'intéressera, elle suscitera même son admiration, si tu es pathétique, mais elle ne le touchera guère, ou si peu. Quant aux remords, j'en doute, mais s'il en éprouve même l'ombre, son imagination, comme un appareil d'agrandissement, amplifiera cette ombre par des procédés d'excitation artificielle. Il savourera l'amertume agréable du mal, il se croira l'aveugle instrument d'une fatale destinée, et se reconnaîtra l'orgueil de l'archange déchu. Mais n'espère pas lui arracher le cri de l'homme, de l'homme blessé par la pitié.

LUCIE

Non, mais quand je le tiendrai, là, devant moi, je lui arracherai son masque de tragédie. Je veux l'attendre.

MARIE

Soit.

LUCIE

Que vient-il faire chez toi?

MARIE

La lettre qui annonçait sa visite ne le précise pas. Elle me demande seulement de servir d'intermédiaire dans une affaire délicate. J'ai deviné tout de suite qu'il s'agissait de toi.

LUCIE

Et tu as répondu que tu l'attendais?

MARIE

Non, car je voulais me réserver jusqu'au dernier moment le droit de ne pas le recevoir.

LUCIE

Ah! Et pourquoi cela?

MARIE

Parce qu'il me répugne de jouer un rôle dans une comédie dont Monsieur Eger sera à la fois l'acteur, le metteur en scène et le spectateur intéressé.

LUCIE

Je ne te comprends pas.

MARIE

Tiens, je puis bien te l'avouer, maintenant; si je le connais si bien, c'est que... moi aussi, moi aussi...

LUCIE

Toi aussi, toi aussi, n'est-ce pas ? Je m'en doutais, depuis le jour où tu as surpris mon secret. Tu avais l'air si étrange !

MARIE *(ironique)*

Oui, il nous aima toutes deux, toi pour ton sourire de Mona Lisa, et moi... pour mes mains dont l'expressive pureté linéaire l'enchanta. Ceci est du Frédéric Eger, naturellement. La modestie m'interdit de m'en attribuer le mérite.

LUCIE

Et... ensuite..., dis, dis.

MARIE

Ensuite, je ne te le cache pas, sa sombre exaltation et son masque tragique m'ont troublée tout d'abord. Son attitude ne fut pas précisément celle d'un séducteur, mais non plus tout à fait celle d'un honnête homme ! Son but, son but unique : Créer par la seule force de l'imagination exaspérée une situation inextricable et dramatique, un mirage, enfin, dont il serait la dupe volontaire. Pourtant, je ne l'aimais pas, je le lui dis, il implora mes consolations, j'y consentis, puis enfin il devint exigeant, et me demanda de correspondre : Oh ! toujours le même thème : sacrifice, regrets, fatalité. Alors, j'ai commencé à lire en lui assez clairement, j'ai levé son masque, je me suis défiée, j'ai compris tout le danger que présentait ce rôle de consolatrice, désintéressée peut-être, mais qui goûtait un charme trop terrestre à sa mission céleste. Et comme j'aime mon mari, je me suis bien vite ressaisie. J'ai été catégorique, je ne l'ai pas ménagé. Or, rien ne le rebute plus que les situations nettes dans l'ordre sentimental. Et, pleurant le mirage évanoui, il est parti, profondément dégoûté de la vie.

LUCIE

Je conçois maintenant ta réserve.

MARIE

Oh ! ma réserve, j'en aurais fait bon marché, si j'avais cru pouvoir te rendre service, mais je ne le crois pas, et, je te le

répète, je ne désire nullement amuser Monsieur Eger et lui tenir lieu de comparse dans ses divertissements dramatiques. Non, mais vois-tu la scène d'ici ! Lui, abîmé dans un fauteuil, exposant son inquiétude actuelle à l'autre qu'il aima jadis. Le présent et le passé confondus. Quel équivoque mélange de souvenirs à évoquer ! Il parle d'une voix basse entrecoupée de longs silences, et dit : « Vous, qui avez pénétré mon âme, ou du moins dont j'ai pénétré l'âme (car il aime bien à se faire une réputation d'impénétrabilité, cela crée autour de lui une atmosphère mystérieuse et séduisante), vous comprendrez mieux que personne quelle nécessité intolérable me fait agir en cette circonstance. Vous lui porterez mes regrets et mes doutes, etc., etc... » Tu penses comme cette situation le charmerait, il nagerait en pleine équivoque comme dans son élément naturel. Ce serait tout à fait ondulatoire...

(En ce moment on frappe à la porte.)

C'est lui, je te laisse, ne le ménage pas.

(Elle sort par la porte de gauche. Lucie ouvre la porte du fond. Entre Frédéric qui fait un geste de surprise.)

SCÈNE II

FREDERIC

Mais..., je... vraiment, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, Lucie, je venais voir Marie au sujet de...

LUCIE

Je sais, je sais.

FREDERIC

Vous l'avouerai-je, j'aurais préféré m'adresser à Marie, de manière à éviter ces entretiens toujours pénibles et sujets à froissements...

LUCIE

Oh ! le temps des mots est passé, le temps des phrases est fini, il faut aujourd'hui qu'on s'explique, et clairement et sans équivoque.

FREDERIC

Très bien, si vous exigez de moi ce pénible devoir.

LUCIE

Oui, je l'exige, j'en ai le droit, j'espère.

FREDERIC

J'ignore si vous en avez le droit, Lucie, mais je ne saurais vous le refuser. Vous le savez, depuis le jour où pour la première fois...

LUCIE

Assez, assez. Le rappel du passé est inutile. Au fait. Expliquez-moi plutôt le sens hermétique de votre lettre et son but réel.

FREDERIC

Soit.

LUCIE

Que signifient par exemple ces mots : « Les engagements qui me lient à Louise, la sauvegarde d'un foyer paisible. » Ce sont là de pauvres contes et de bien tristes scrupules.

FREDERIC

Pourquoi de pauvres contes? Parce qu'après cinq années de vie commune j'hésite à sacrifier une femme qui m'aime à mon égoïsme. Scrupules, soit, je ne m'en cache pas, mais scrupules de conscience.

LUCIE

Mensonge, mensonge. Vous ne pouvez croire vous-même ce que vous dites.

FREDERIC

Et pourquoi, je vous prie ?

LUCIE

Pourquoi ? Mais votre femme, vous ne l'aimez pas. Vous en conviendrez, j'espère. Rappelez-vous vos déclarations. Elle, non

plus, ne vous aime pas, elle en aima un autre, le petit Robrez. Elle l'aime encore peut-être. *(Ironique.)* Et celui-là fut un triomphateur.

FREDERIC

Oh! ça, jamais. Louise m'a encore affirmé hier, formellement.

LUCIE

Elle vous a affirmé, vraiment... Oui, oui, hier ce fut la scène, n'est-ce pas? Elle a pleuré, elle a protesté, elle s'est jetée à vos pieds. Et vous avez cédé, et vous avez promis... Enfin, peu importe, vos effusions conjugales ne m'intéressent guère. Mais ne me parlez pas d'engagements dont vous êtes tous deux déliés. Quant à votre foyer, il est basé sur le mensonge.

FREDERIC

Qu'importe, si ce mensonge doit nous garantir la paix et la tranquillité.

LUCIE

Ce mensonge ne peut vous abuser, allons donc, pas plus que votre paix, pas plus que votre tranquillité illusoires. Ai-je besoin de vous rappeler les dissensions qui empoisonnent votre ménage? Et c'est vous, vous en qui s'agitent tous les tumultes, toutes les révoltes, tous les héroïsmes, vous dont le cœur flambe comme une toison de désirs paroxysés, vous qui prétendez vous renouveler par la multiplicité de vos sensations, vous qui prétendez exalter l'instinct-roi, vous qui rejetez toutes les morales, toutes les disciplines comme un fardeau encombrant, vous qui dédaignez la Beauté immobile, qui ne marche pas, qui ne saute pas, qui ne hurle pas, qui ne change pas, vous qui jouez avec votre destin comme avec un fauve cruel dont on connaît les colères, vous, le chemineau pillard hostile aux métairies de la route, toujours pressé de brûler l'étape, vous, le partisan qui faites le coup de feu pour une idée, sans y croire, parce qu'elle est belle, pour l'or, non pour ce qu'il vaut, mais parce qu'il brille clair, pour l'ivresse de la conquête, et non pour le butin, et c'est vous, vous qui me parlez ainsi. *(Avec amertume.)* Et cette passion active, inquiète, dominatrice veut s'abaisser et souscrire à ce marché honteux : acheter la paix et la tranquillité (et quelle paix et quelle tranquillité dérisoires!) au prix d'un mensonge...

FREDERIC

Vous êtes dure, Lucie.

LUCIE

L'occasion était belle pourtant de faire le geste nécessaire. Mais vous avez eu peur de l'action, mais vous préférez vous acagnarder au coin d'un foyer sans amour, où régnera désormais une paix équivoque faite de concessions décevantes et de complicités. Ah ! je ne reconnais plus là Frédéric Eger, ou plutôt je commence seulement à le connaître. Et le héros du rêve et du livre est bien différent de la réalité, je m'en aperçois trop tard. Mais pourquoi, pourquoi tous ces mensonges, pourquoi parler d'altruisme et d'abnégation, alors que vous envisagez votre seul intérêt personnel ?

FREDERIC

Non, Lucie, mon intérêt personnel n'est pas seul en jeu. Vous l'oubliez trop, il y a une autre, une innocente, et que j'aime et qui m'aime, et vis-à-vis d'elle mes responsabilités sont formelles.

LUCIE

De qui parlez-vous ?

FREDERIC

De mon enfant, Lucie.

LUCIE

Et qui vous parle de sacrifier Esther ?

FREDERIC

Loin de moi, Lucie, ce soupçon. Je vous estime trop, et je connais assez votre générosité et votre grandeur d'âme pour redouter semblable éventualité. Mais songez que mon départ la priverait nécessairement de cette double protection inséparable et concordante, du père et de la mère, sans laquelle l'éducation de l'enfant est une œuvre imparfaite et inefficace.

LUCIE

En d'autres termes, vous me sacrifiez à Esther.

FREDERIC

Je ne dis pas cela. Je ne me suis pas prononcé, d'ailleurs. Je doute. Une question se pose devant ma conscience : L'instinct de la race ne doit-il pas primer celui de l'amour ?

LUCIE

Oui, l'éducation de l'enfant est une mission et une responsabilité en partage; oui, la présence au foyer du père et de la mère et leur protection concordante peuvent seules assurer la santé morale de l'enfant, mais avec l'amour, avec l'union, avec la confiance. Mais si votre foyer est empoisonné par les sourdes hostilités, le mensonge et le soupçon, mieux vaudrait, oui, cent fois mieux vaudrait pour lui être orphelin que de se sentir le jouet de volontés hostiles et de puissances désorganisées. Là où l'entente entre époux n'existe plus, là où l'harmonie est rompue, ne parlez plus de protection concordante. Oh ! je sais ce que vous allez m'objecter : L'enfant ignorera tout, on dissimulera, on se taira devant lui... Je connais le sophisme.

FREDERIC

Mais oui, il est des mensonges sacrés...

LUCIE

D'abord, ce n'est pas vrai, on ne cache pas, on ne dissimule pas à ce point ses sentiments aux témoins de sa vie quotidienne, même quand ce témoin est un enfant, surtout, oserais-je dire, quand c'est un enfant. Il ne questionnera pas, il ne s'expliquera pas, mais il ressentira obscurément le malaise d'une telle situation. Quant aux mensonges sacrés, je n'y crois guère. Un mensonge n'est jamais sacré, surtout quand il sert à dissimuler dans le mariage un système de concessions immorales et un état de prostitution. Et pouvez-vous appeler autrement le fait de vivre en époux sans amour ? Mentir, même avec cette mauvaise excuse, c'est toujours inculquer à votre enfant le principe du mensonge. Il s'importera peu des raisons qui déterminèrent ses parents à dissimuler. Il ne retiendra qu'une chose : la contradiction de leur conduite avec leurs enseignements. Quels exemples de duplicité et d'hypocrisie vous lui donnerez ! La race et l'amour, dites-vous ; mais l'un sans l'autre est une monstruosité. Et moi ne serais-je point, à la fois, et l'amour et la race,

et ne vous donnerais-je point une race aussi, mais une race sanctifiée par l'amour ? (*Une pause.*) Mais je me débats inutilement. Si vous m'aimiez, seriez-vous là à vous embarrasser de raisonnements et de scrupules ? Non, il n'y aurait qu'une vérité, qu'une certitude, qu'une réalité possible : votre amour. Et cela monterait, cela crierait, cela briserait tous les obstacles, cela serait de la ferveur, de la force aveugle et exclusive. Cela serait enfin tout ce que vous chantez dans vos livres, tout, enfin, ce que vous n'êtes pas, ce que vous ne faites pas !

FREDERIC

Oui, mon amour est une force impétueuse, une force exclusive, et c'est parce qu'il est tout cela que je veux ou le sauvegarder dans sa plénitude, ou l'immoler, plutôt que de l'amoindrir au contact de la réalité, et ravaler un divin tourment à l'accoutumance de la vie quotidienne. Et puis, se retrouver un matin, après la triste expérience, avec une poignée de cendres dans la main, là où brillait un peu de l'or primitif...

LUCIE

Oh ! je vous en prie, ne revenez pas à vos discours hermétiques. Parlez clair.

FREDERIC

Mais ne vous ai-je pas toujours entretenue de cet effroi du quotidien, qui rongeait, comme un ver son fruit, mes plus pures joies ? Rappelez-vous.

LUCIE (*ironique*)

Oui, vous ressemblez à la pythie de Delphes. Vous rendez des oracles si obscurs et si impénétrables que, soit favorable, soit défavorable l'issue, votre perspicacité et votre sincérité ne peuvent jamais être mises en défaut. Je loue d'ailleurs votre tardive sagesse, Monsieur Eger. Mais je ne puis m'empêcher de constater combien vous êtes différent de vous-même et de jadis. Autrefois, je devais calmer votre folie. Vous ne connaissiez plus de bornes. La passion seule vous dominait sans partage.
« Qu'importe, disiez-vous, si notre amour est la cime éblouis-
« sante de l'univers, nous devons y savoir porter les yeux, au
« risque d'être frappé d'une adorable cécité. »

FREDERIC

C'est vrai, c'est vrai, mais aujourd'hui tout menace de s'abîmer à mes pieds, tout en moi est discorde et violence, et peur d'agir aussi. Je ne sais plus, je ne sais plus. Je suis un champ de bataille que des démons déchaînés piétinent en se livrant à de stériles mais d'ardents combats. Et puis, pour tout dire, croyez-vous que le souvenir de Maurice ne me hante pas, ne me brûle pas ?

LUCIE

Vous saviez tout cela auparavant. Moi-même je vous ai prévenu, je vous ai conseillé l'éloignement pour vous épargner la torture de sa présence. Mais non, vous vous suppliciez à plaisir, vous bénissiez les coups, parce que c'était encore ma main qui les portait, et aujourd'hui ce souvenir seul vous accable ?

FREDERIC

Je savais, évidemment, je savais, mais je ne comprenais pas. Vous étiez si lointaine, si inaccessible. Votre âme m'appartenait sans partage, et de réalité dans notre amour n'en espérant point, je ne pouvais éprouver dans toute son étendue le supplice d'une rivalité charnelle. Mais aujourd'hui que je vous sens presque mienne, autant par le corps et la beauté que par l'âme et l'esprit, je ne puis supporter de voir même son fantôme à vos côtés, si bien que je souffre davantage du souvenir de Maurice que je ne souffrais jadis de sa présence réelle. Cela ne doit pas vous paraître étrange, Lucie.

LUCIE

Je vous admire, et moi que dois-je dire ?

FREDERIC

Ce n'est pas la même chose.

LUCIE

Ce n'est pas la même chose. Parce qu'il est entendu que notre rôle à nous autres femmes est de nous incliner sans protester, sans doute ? Si nous vous pardonnons plus facilement votre passé que vous le nôtre, c'est non pas que nous souffrions

moins de ce passé, non pas que nous ayons moins d'orgueil, mais parce que nous aimons davantage.

FREDERIC

Peut-être. Mais cela ne fait que fortifier mes craintes. Quels terribles souvenirs se dresseront entre nous, de ces souvenirs qui mordent comme un acide la confiance la mieux trempée! Écoutez, c'est brutal, j'en conviens, mais c'est terriblement vrai : Je vous apporterai ma souillure et vous m'apporterez votre souillure; l'une n'effacera pas l'autre, au contraire.

LUCIE

C'est bien, c'est bien, je connais le texte de votre lettre, je vous l'épargne.

FREDERIC

Ma lettre, je répète ma lettre. Après tout, c'est possible. Je ne sais plus où j'en suis, je ne distingue plus rien.

LUCIE

Oh! je sais très bien, moi, où vous en êtes : au point exact où l'on ment sans scrupules, où tous prétextes, faux ou dérisoires, sont bons pour jeter par-dessus l'épaule un devoir réel, une obligation précise, et se débarrasser lâchement d'une femme que l'on a cessé d'aimer, si jamais on l'a aimée. Avouez donc, mais avouez donc, soyez franc au moins une fois dans votre vie. Ce n'est pas Lucie que vous aimiez...

FREDERIC

Et moi, moi, qui vous ai aimée, et qui vous aime encore, que dis-je, surtout maintenant, d'un amour exclusif...

LUCIE *(l'interrompant)*

Exclusif! Quelle audace! Et Marie Alde?

FREDERIC

Marie Alde! Qui vous a dit cela?

LUCIE

Elle-même.

FREDERIC

Oh! Marie Alde ne fut jamais pour moi qu'une curiosité sentimentale, rien de plus.

LUCIE

Il n'y a que vous pour trouver de ces mots-là. Il est juste pourtant. C'est bien ce que nous avons été pour vous : deux curiosités sentimentales, deux simulacres d'amour, deux motifs d'exaltation lyrique au même titre qu'un beau nuage ou qu'un pur soir d'été. Et nous devons nous réjouir de ce rôle obscur mais nécessaire, et vous en savoir gré, je suppose. Non, ce n'est pas moi que vous avez aimée, c'est notre situation exceptionnelle, c'est la couronne d'agréables douleurs dont vous ceigniez votre orgueil, c'est la somme d'enthousiasme que vous promettait l'aventure inouïe, c'est ce tourment d'imagination maladif qui a fait de vous une machine perfectionnée à enregistrer des sensations, un sorcier qui s'ensorcèle lui-même, un enchanteur qu'abusent ses propres sortilèges, vous, toujours à l'affût d'une intrigue réelle ou supposée dont vous supputez les péripéties et épiez la catastrophe, avec l'intime espoir que l'incendie jettera de belles flammes, et que l'horizon élargi s'éclairera d'une splendeur nouvelle. Puis, quand vient le moment d'agir, le mirage que votre imagination dressa aux portes de la réalité s'évanouit, et toute la volonté, qui fut gaspillée à le créer, éparse devant vous, ne se rassemble plus pour l'action. Vous avez eu peur de la vie, vous avez joué avec elle, au lieu de la vivre d'abord, vous l'avez asservie au lieu de la servir, et vous avez soumis son architype éternel à vos simulacres périssables.

Tout cela ne serait rien encore, et n'engagerait que vous. Mais qui a payé les frais de la tragédie? Moi, moi, avec mon cœur vivant, pantelant, dont vous avez fait un champ d'expérience, avec mon cœur que vous avez écrasé sous votre main égoïste, comme un enfant cruel écrase sous le pouce la poitrine d'un oiseau palpitant, avec mes cris de douleur, avec mon âme ulcérée dont votre art s'est nourri et fortifié. Et de cela vous avez à me répondre!

FREDERIC *(troublé)*

Peut-être est-ce vrai ce que vous venez de dire, mais l'entendre de votre bouche, rien ne pouvait me faire plus de mal. Reconnaissez pourtant, Lucie, que je n'ai jamais employé

auprès de vous des moyens de séduction coupables, que je ne vous ai point engagée à négliger vos devoirs, que jamais, non plus, je ne me suis permis le moindre attouchement, sinon une poignée de main toute fraternelle, et vous conviendrez alors que mes responsabilités se réduisent à peu de chose.

LUCIE *(qui s'est approchée tout près de lui)*.

Non, vous ne m'avez pas touchée par les propos d'une séduction vulgaire, je le reconnais. Mais vous aviez une séduction beaucoup plus dangereuse, plus profonde, plus dissolvante : celle de votre voix étrange et sombre, comme brisée par un vent de douleur, de votre regard saturé d'impérieuse tristesse, d'une fascination presque féline où nageait un désir de vie intense neuve et forte, de votre réserve même qui endormait ma méfiance, mes inquiétudes. Vous veniez, votre salut était bref, vous vous laissiez tomber sur le fauteuil plein d'accablement, poussant une plainte fatale, vous étendiez les bras en un geste familier de crucifiement. Le soir, quand nous étions seuls sur la terrasse, vous vous taisiez, sentant obscurément ou consciemment combien la magie de l'heure, plus forte que le prestige de votre verbe, opérait sur moi (*sa voix s'attendrit*). Parfois vous lisiez d'une voix rauque, contenue, avec une monotonie enveloppante de source des poèmes, qui éveillaient en mon âme, je ne sais pourquoi, le souvenir d'harmonies électives, de claires musiques dans un paysage d'eau, et la cuisante angoisse d'un passé inconnu. Vous aviez le prestige de l'homme blessé par la douleur, que l'on devine riche de la science de vie, vous m'apportiez la parole de beauté qui devait célébrer l'élargissement de ma vie, vous écartiez pour moi les voiles colorés des beaux soirs, qui cachent le foyer des clartés primitives, et je vous écoutais, avec au cœur l'angoisse de l'infini comme quand on entend chanter les marées, le vent dans les blés, ou les rumeurs de la nuit en marche vers un but éternel. Et le sortilège me tenait immobile, et lucide, et ravie !

FREDERIC *(saisissant la main de Lucie)*

Lucie, oh ! Lucie, je te comprends enfin, tous les doutes, tous les lâches regrets sont en déroute, loin, loin, bien loin de moi. Toi seule es vérité, toi seule es beauté, toi seule es devoir !

Et ne dis pas que je n'ai pas la force de t'aimer et de renverser les obstacles pour te mériter. Malgré toi, je saurai te reconquérir. Mon âme n'est plus esclave, elle est dominatrice. Tu viens de briser les chaînes, et tu m'ouvres les bras, ah ! dis-moi que tu m'ouvres les bras ! Libératrice, libératrice, laisse-moi te saluer de ce nom ! Evadons-nous. Les routes sont libres, ne regarde pas en arrière avec cet air de lassitude. A l'assaut, à l'assaut de la vie. Vois, je me redresse, je prends possession de moi-même, et de toi-même. Je serai vaillance. Je te suivrai, marche devant moi avec une fière audace.

LUCIE *(se dégageant)*

Non, non, je ne vous croirai plus, je ne veux plus refaire la triste expérience, déjà vous m'aviez fait de pareilles promesses, déjà vous m'aviez jeté vos cris d'ardentes convictions. Et vous mentiez, vous mentiez, si lâchement, si profondément.

FREDERIC *(reprenant sa main)*

Pourquoi me repousser ? Il n'y a donc nul pardon, nulle pitié, nulle mansuétude à attendre de toi ?

LUCIE

Point de pitié quand la confiance est morte. Il ne faut pas me demander de miracle.

FREDERIC

Un miracle, dis-tu ? Regarde-moi. Mais tu viens de faire un miracle, car, s'il est vrai, comme tu le prétends, que mon amour ne fut qu'un mirage de mon imagination surexcitée, ce mirage par la vertu de ta tendre royauté s'est changé aujourd'hui en réalité. *(Il presse Lucie contre sa poitrine.)* Et cette force nouvelle, ne la sens-tu pas battre, là, près de mon cœur. Elle fait irruption dans mes veines comme une sève soudaine, débordante, triomphante, et soulève et réjouit ma substance allégée, et me projette vers toi, tout à toi.

LUCIE (*faiblissante*)

Je ne veux pas vous croire, il ne faut pas que je vous croie. Non, non, pourquoi vous croirais-je ?

FREDERIC

Il faut me croire, au contraire, il faut rejeter tous les soupçons, toutes les craintes anciennes, il faut accueillir ma force renouvelée avec une confiance renouvelée.

LUCIE

Et qui me dira si vous dites vrai ou si vous mentez, si nous flottons encore dans le mirage ou si nous frappons du pied une terre de réalité ? Personne. Pas un signal, pas un soutien. Toute certitude s'évanouit.

FREDERIC

Pourquoi parler du passé, si ce passé n'existe plus? Pourquoi me parler d'un autre qui n'habite plus en moi ? Le vieil homme est bien mort, et j'ai hâte de naître. (*Il l'attire à lui d'un mouvement violent.*)

LUCIE

Oh ! non, j'ai peur, j'ai peur que vous ne rouvriez la blessure, et cette fois j'en mourrais, oui, j'en mourrais.

FREDERIC

Viens, viens, à mon tour, je t'apprendrai la vaillance de vivre. Ne m'as-tu pas fait don de ta force ?

LUCIE

C'est vrai, c'est vrai, il me semble que ma force et ma vaillance sont passées en toi, je me sens si faible, et si lâche et si lasse. Ah ! pourquoi ne pas m'avoir laissé au moins le courage de croire en toi, Frédéric ?

FREDERIC

Doute si tu veux, je croirai pour toi, sois faible et je serai fort pour nous deux. Ton corps plie sous mes doigts, comme une tige gonflée de sève, il ne pèse rien à ma force triomphante. (*Il cherche ses lèvres.*) Ah ! pour la première fois goûter la vie sur tes lèvres ! Un goût de sel et de sang! Et tes cheveux, tes cheveux qui ont l'odeur de l'aubier vert et portent en moi une allègre sauvagerie. Ton regard me donne le vertige. Et c'est

comme quand on cherche les limites du ciel nocturne. Je ne parviens pas à en sonder la profondeur, et il semble que je vais m'abîmer en lui.

LUCIE

Frédéric, Frédéric, Frédéric...

(*On frappe à la porte du fond.*)

LUCIE (*se dégageant de l'étreinte*)

On a frappé !

FREDERIC

Marie Alde, sans doute; si j'allais lui parler.

LUCIE

Non, non, laisse entrer ; si c'est elle, il faut lui annoncer votre victoire.

(*On frappe à nouveau avec impatience.*)

FREDERIC (*à voix basse*)

Mais ce n'est pas Marie. (*Montrant la porte du fond.*) On a frappé là. (*Haut.*) Entrez !

La porte s'ouvre. Louise Eger paraît.

LOUISE (*froidement railleuse*)

Bonjour, c'est moi. Tiens, je ne me trompais guère. (*A Frédéric, d'un ton doucement ironique.*) Une simple observation, mon ami. Ne jamais négliger de brûler les brouillons de tes lettres. Mauvaise habitude. Donc vous voilà pris au piège. Et en tête-à-tête encore bien. Très discrète, Marie Alde, ô très! (*Elle les toise tous deux attentivement. Leur attitude contraste singulièrement. Tandis que Frédéric détourne la tête avec embarras mais sans ridicule, Lucie Varden, droite, les deux mains appuyées sur le rebord de la table, défie la rivale.*) Oui, oui, je viens surprendre de pathétiques serments. Le cantique des cantiques, alors? C'est touchant. Eh bien, on se tait, l'éloquence

est tarie ? (*Colère.*) Qui de vous deux osera me braver ? Oh ! vous, Madame l'intellectuelle, rengainez votre air supérieur. Parlez donc, mais parlez donc. Comment expliquer votre présence ici, vous Lucie Varden, l'honnête, la forte, l'incorruptible, Lucie Varden... dont parle l'Ecriture. Vous vous taisez ? C'est plus facile évidemment ! Vous préférez jouer le mépris, prendre l'attitude de la femme supérieure outragée par une sotte petite bourgeoise. Et la petite bourgeoise, c'est moi, n'est-ce pas ? Celle qui ne voit rien, qui ne comprend rien de son mari, qui n'est pas à la hauteur enfin de ses spéculations transcendantales. Ai-je assez entendu vanter votre dévouement inaltérable, et déplorer le sacrifice de votre jeunesse et de votre beauté aux exigences d'un infirme. (*Eclatant de rire.*) Allons, allons, assez de comédies, assez de tartuferies. Elle était jolie votre abnégation ! Pendant que Maurice agonisait dans son fauteuil, vous, l'épouse exemplaire et chaste, charmiez les loisirs de la réclusion avec son meilleur ami. Ne mentez pas, je le sais bien, vous avez été sa maîtresse. Mais je suis valide, moi, on ne me trompe pas, moi. Je saurai déjouer vos intrigues. On ne me prendra pas mon mari comme ça ; lui, avec qui j'ai souffert et lutté, me quitter pour une aventurière qui se drape dans les oripeaux tragiques des grandes passions contrariées ! Il ferait beau voir ! Vous aimez, dites-vous ? Vous croyez qu'il vous aime peut-être ? Pauvre folle ! Il n'a jamais aimé que sa paperasse... et moi, oui, moi. Ecoutez. Les soirs où il revenait des *Glycines*, la griserie de votre souvenir aurait dû le préserver contre toute tentation, n'est-il pas vrai ? Eh bien, jamais il n'était plus tendre, plus pressant, plus suppliant. Il se livrait tout à moi, car ses remords affaiblissaient sa volonté, et sa pitié se faisait tendresse et volupté. Et vous avez été volée, Lucie Varden, volée, mais là tout à fait volée, je vous en préviens, par moi, par moi. Et que vous a-t-il laissé en échange ? Ses serments, ses protestations, ses louanges, ses véhémences ? Mais je vous avais devancée, j'avais moissonné toutes les prémices au temps de nos fiançailles, et vous n'avez glané que ses mauvais rêves, et recueilli que la vase de ses pensées toubles. Et là encore vous avez été volée, Lucie Varden, oui, volée. Il s'est joué de vous. Là est votre châtiment. Regardez-le donc. S'il vous aimait, il s'élèverait contre mes paroles, il protesterait, il se dresserait devant moi pour vous défendre. (*Frédéric relève la tête avec un air de soudaine résolution. Mais Louise le regarde en éclatant d'un mauvais rire. Il se détourne.*) Vous voyez ? Non, non, il aime encore sa femme, il a trop la conscience de ses devoirs et de ses fautes pour me démentir. Je le connais mieux que vous ; vous ne connaissez que sa folie, moi je connais son cœur. Et ce n'est pas celui d'un homme lâche ou d'un époux foncièrement déloyal. N'est-ce pas, Frédéric, n'est-ce pas que tu vas me promettre...?

FREDERIC (*hésitant*)

Mais, Louise, à la vérité, je ne puis m'engager ainsi... vraiment, je ne puis. Il faudrait s'entendre. Lucie vous dira...

LUCIE (*frémissante de colère, de mépris, de haine et de douleur tout à la fois, la main tendue vers la porte*)

Va, va, mais va donc !

(*Frédéric prend son chapeau, hésite, regarde Louise, qui le considère avec un air de triomphe, et se retire lentement, suivi de sa femme, sous le regard hautain de Lucie Varden.*)

RIDEAU

